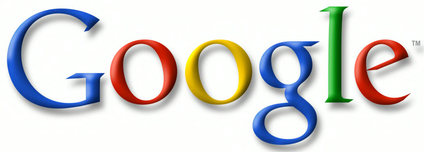


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

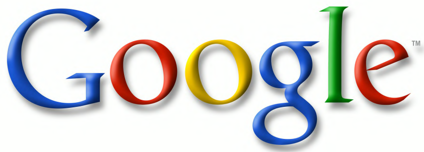
Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



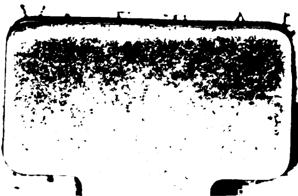
k 50

3 vols

157

Gaudin de La Grange





3 vols

~~17~~ 157

Gaudin de La Grange







LE

SOLITAIR

DES PYRÉNÉES,



Qu'elle fut leur surprise en voyant un vieillard a genoux sur le rocher !

Challiou Del. Bovinet Sculp.

LE

SOLITAIRE

DES PYRÉNÉES,

OU

MÉMOIRES POUR SERVIR A LA VIE D'ARMAND, Marquis de Felcourt.

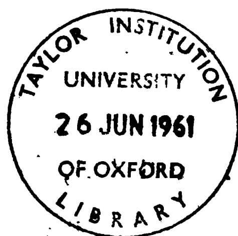
PAR G..... L.......

TOME PREMIER.

A PARIS,

Chez MARADAN, Libraire, rue Pavée-Saint-André-des-Arcs, n°. 16.

AN IX. — 1800.


TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
26 JUN 1961
OF OXFORD
LIBRARY

ÉPITRE DÉDICATOIRE

QUI TIENT LIEU DE PREFACE

ET D'AVERTISSEMENT.

A MADAME DE L***

MADAME,

Vous connaissez le vieillard respectable dont j'écris l'Histoire.

Vous avez permis que je vous fisse hommage des Mémoires que j'en publie sous le titre du Solitaire des Pyrénées. *Cette faveur m'est d'autant plus précieuse, qu'elle est une nouvelle preuve de l'intérêt que votre sensibilité si généreuse dans toutes les circonstances, mais surtout si touchante à l'égard de M. de Felcourt, accorde encore aujourd'hui à ses malheurs.*

Ma déférence pour votre opinion, et ma confiance dans ce tact fin et

délicat que chacun admire, m'ont déterminé à supprimer la Préface qui devait être à la suite de cette Épître. Mon ouvrage ayant pour base des faits véritables, je l'avais crue nécessaire à l'explication de la marche peu ordinaire qu'ils m'ont obligé d'adopter.

Je vous obéis, MADAME, j'abandonne mes Lecteurs au hasard des impressions qu'ils sont destinés à recevoir. Je ne crois pas devoir m'en repentir, puisque j'ai suivi

vos conseils, et reçu vos encouragemens.

Je suis avec respect,

MADAME,

Votre très-humble et

très-obéissant serviteur,

G..... L......

Paris, le.....

LE SOLITAIRE

LE SOLITAIRE DES PYRÉNÉES.

CHAPITRE PREMIER.

Un Mariage.

Le jeune Adolphe de Villefort venait enfin d'unir sa destinée à celle de Cécile d'Harleville : ce mariage avait éprouvé de grands obstacles de la part de la mère d'Adolphe. La marquise de Villefort, avec beaucoup d'esprit, avait une sorte d'originalité dans le caractère. Elle rendait justice aux qualités et aux charmes de

Cécile ; la naissance et la fortune rendaient à ses yeux cette alliance très-sortable ; mais Adolphe était passionnément amoureux de celle qu'il voulait épouser, et leur connaissance s'était faite d'une manière romanesque. Ces circonstances déplaisaient à madame de Villefort : elle avait une aversion décidée pour les mariages d'inclination ; et il fallut l'effort de toute sa raison, jointe à la tendresse maternelle, pour vaincre sa répugnance, et la faire consentir au mariage d'Adolphe et de Cécile.

Ces jeunes gens avoient souvent cherché dans leur esprit le motif de la résistance de madame de Villefort. La singularité de son caractère n'avait pu leur échapper ; mais ce léger défaut, si l'on pouvait lui donner ce nom, ne portait aucune at-

teinte à leur respect et à leur tendre attachement pour cette aimable mère. La belle ame de la Marquise leur était connue, et il leur avait été impossible de se persuader que madame de Villefort, pour le seul plaisir de les contrarier, eût différé une union qu'elle savait faire leur bonheur: quelques mots échappés leur avaient même fait soupçonner que son éloignement tenait à une cause qui leur était absolument étrangère. Un incident les confirma dans cette opinion.

La Marquise de Villefort, à l'époque de son veuvage, avait gardé à son service un ancien valet-de-chambre, de son mari, nommé Dubois: ce domestique était marié avec sa première femme-de-chambre; et elle leur accordait une entière confiance. Dubois était très-attaché à son

jeune maître, et il avait pris la plus grande part au chagrin que lui causaient les refus de sa mère : il connaissait les motifs secrets de madame de Villefort. Un jour qu'il rencontra Adolphe plongé dans la douleur, il ne put se défendre de lui offrir quelques consolations ; il l'exhorta à prendre courage et à tout attendre du temps. « Madame la Marquise, lui dit-il, ne pourra résister à l'admiration qu'elle témoigne tous les jours pour le mérite de mademoiselle d'Harleville, elle a trop d'esprit pour confondre une personne aussi intéressante que vertueuse, avec une Julie. » . . . .

Le nom de cette Julie était inconnu à Adolphe ; il lui causa une vive surprise, et il en demanda l'explication à Dubois. Mais cet homme paraissant épouvanté de son

indiscrétion, le pria d'oublier ce qu'il venait si imprudemment de lui dire : il le conjura sur-tout de ne pas le perdre par la moindre question qu'il *ferait sur ce sujet* à sa maîtresse, et il s'enfuit afin d'éviter d'être pressé davantage. Ce fut en vain qu'Adolphe chercha depuis les occasions de faire parler le vieux valet-de-chambre : il ne réussit pas mieux auprès de sa femme qu'il interrogea également; et son mariage se fit, sans qu'il eût pu savoir qui était cette Julie qui paraissait si désagréable à sa mère, ni connaître les rapports qui pouvaient exister entre elle et sa Cécile.

CHAPITRE II.

Une Mort.

La Marquise de Villefort fesait son séjour ordinaire à Paris, ou dans les terres de son mari, en Champagne : elle avait quitté ces dernières pour venir assister au mariage de son fils. Peu de jours après sa célébration, elle fut attaquée d'une maladie si violente qu'on désespéra bientôt de sa vie. Elle se disposait en ce moment à profiter de la liberté que lui laissait le mariage d'Adolphe, pour faire un voyage qu'elle entreprenait ordinairement tous les deux ou trois ans.

Ce voyage était pour tout le monde un mystère ; il y avait environ quinze ans qu'il se renouvelait. La marquise ne s'y fesait accompagner

que de Dubois et de sa femme : ces fidèles serviteurs, à l'exception de la légère indiscrétion que les souffrances de son jeune maître avaient arrachée à *Dubois*, n'avaient jamais rien laissé échapper qui pût trahir le secret de madame de Villefort.

On avait cependant élevé dans le monde beaucoup de conjectures, et il était à présumer qu'elles n'étaient pas éloignées de la vérité. On savait que le Marquis de Felcourt, frère de madame de Villefort, vivait encore. Il avait des terres en Languedoc où il ne fesait pas, à la verité, sa résidence ; mais on croyait que sa retraite n'en était pas éloignée. De violens chagrins avaient engagé M. de Felcourt à se dérober entièrement au monde ; les détails n'en avaient point été connus : on avait seulement appris, d'une manière

confuse, que la mort lui avait ravi, presque à-la-fois, sa femme, sa fille et un de ses plus intimes amis; et quoique les circonstances de ces événemens eussent été tenues secrètes, on ne doutait pas qu'elles n'eussent contribué au parti que M. de Felcourt avait pris depuis cette époque de sa vie. Les absences périodiques de madame de Villefort avaient confirmé ce jugement assez général de l'opinion publique. On avait remarqué, particulièrement après la mort de son mari, que leur durée était plus considérable, et qu'elles se prolongeaient quelquefois jusqu'à six mois; on avait su que les lettres de la marquise étaient adressées à Mirepoix, ville peu éloignée des terres du Marquis de Felcourt, et on en avait conclu que sa retraite était dans le voisinage.

Adolphe voyait avec étonnement ces voyages, mais il n'était pas plus instruit que les autres. Jamais, pendant son enfance, sa mère ne l'avait emmené avec elle; et lorsqu'il fut parvenu à l'âge de raison, madame de Villefort ne lui ayant pas proposé davantage de l'accompagner, il n'avait point cherché à pénétrer le secret qu'elle continuait à lui cacher. La Marquise n'était point de ces femmes que l'on osât interroger.

Lorsque madame de Villefort tomba malade, elle ne se dissimula point son état : elle ordonna à ses médecins de lui dire la vérité, et ceux-ci lui ayant avoué qu'ils la croyaient en effet sans espoir, elle s'occupa de mettre promptement ordre à ses affaires. Malgré son état de faiblesse, elle écrivit plusieurs lettres; et lorsqu'elle eut fait ces dispositions, elle

manda auprès d'elle son fils et sa bru : elle fit sortir de son appartement les gens qui la servaient, et, demeurée seule avec ses enfans, elle parla d'abord à Adolphe en ces termes :

« Je ne crois pas, mon fils, que ma conduite vis-à-vis de vous, quelque extraordinaire qu'elle ait pu vous paraître, vous ait jamais donné lieu de douter de ma tendresse, ni de la justice que je n'ai cessé de rendre à la vôtre : aussi est-ce moins à vous, qu'à votre aimable Cécile, que s'adresserait l'apologie de mes sentimens, si je la croyais nécessaire. Adolphe n'a jamais pu soupçonner ceux de sa mère ; la perte de mes autres enfans a réuni sur lui toutes mes affections : mon attachement ne lui a pas été seulement prouvé par les soins que j'ai pris de son enfance ; il a dû, dans un âge plus avancé, le recon-

naître à mon attention et à mes recherches pour tout ce qui pouvait le rendre heureux. Enfin, j'ose le dire devant vous, Cécile, il a reçu la plus grande marque de cet attachement, dans mon consentement à un mariage qui, pour des raisons que vous connaîtrez un jour, mais qui vous sont étrangères, alarmait ma prudence, et m'inspirait une répugnance extrême. »

A ces mots Adolphe et Cécile, comme d'un commun accord, voulurent se jeter à genoux devant le lit de madame de Villefort : elle s'opposa à ce mouvement, et les priant, avec bonté, de ne point l'interrompre, elle continua:

« Je n'étais ni aveugle, ni injuste, ma chère Cécile, et j'avais reconnu en vous les vertus qui, je n'en doute point, rendront la destinée de mon

fils parfaitement heureuse, mais votre liaison avait commencé par l'amour: votre mariage devenait un mariage d'inclination, et il me serait impossible de vous exprimer à quel point je suis prévenue contre ces sortes d'unions qui, en général, tant d'exemples le prouvent, commencent si bien et finissent si mal. »

Les deux jeunes gens allaient de nouveau interrompre madame de Villefort; elle ne leur en donna pas le temps.

« Mes enfans, reprit-elle, rassurez-vous, je suis loin d'avoir pour vous cette crainte; elle n'a aucune part au motif qui m'a fait desirer de vous entretenir : vos principes et l'admirable sympathie de vos caractères fondent au contraire ma tranquillité, et je m'en rapporte à vous pour votre bonheur.

« Mais un autre être bien malheureux réclame ma sollicitude. Cet homme si intéressant par ses infortunes, est mon frère, votre oncle, le Marquis de Felçourt. Je voudrais vous faire lire dans mon cœur. Lui seul pourrait vous rendre fidèlement mes alarmes pour ce frère chéri, ce fidèle compagnon de mon enfance, qui, après vous, est celui qui a le plus de droits à ma tendresse. C'est lui, hélas ! dont le destin cruel m'avait effrayée pour le vôtre ; c'est lui qui, entraîné par sa belle ame..... mais il ne m'est pas permis de vous en dire davantage. Mon frère a reçu ma parole que sans son consentement je ne révélerais à qui que ce fût au monde, le secret de sa retraite, ni celui de ses malheurs. Ce secret n'est connu que de trois personnes. M. d'Aste, médecin à Toulouse,

ami du marquis de Felcourt, en est le dépositaire; et mes deux plus anciens domestiques, Dubois et sa femme sont instruits de ce qu'il nous a été impossible de dérober à leur connaissance. Je compte assez sur votre obéissance, mes enfans, pour être persuadée que vous respecterez, même après moi, la défense que je vous fais d'interroger ces deux serviteurs, avant d'avoir exécuté ce que je vais vous prescrire (le rouge monta en ce moment à la figure d'Adolphe). Je serais désespérée que votre oncle pût reprocher à ma mémoire d'avoir disposé de son secret sans son aveu, et je veux vous donner l'exemple de la discrétion jusques dans les mesures qui vous ménageront les moyens de le servir, s'il consent à en profiter.

« A l'instant où j'ai été surprise par

une maladie cruelle, je me disposais, suivant mon usage constant depuis quinze ans, à aller visiter mon cher Armand, et à passer avec lui plusieurs mois. Je *l'ai flatté* de cette espérance, en lui marquant la nouvelle de votre mariage. Je comptais, lors de mon arrivée près de lui, employer mon ascendant sur son esprit, pour le déterminer à vous voir. Il m'est bien doux de faire en ce moment un aveu à l'aimable Cécile. J'établissais sur elle une partie de mes espérances. Privée d'une autre ressource qui les avait long-temps soutenues, je me plaisais à croire que le charme de sa société, sa sensibilité touchante, et ses attentions filiales pour un homme dont l'ame n'est nullement devenue étrangère aux tendres émotions, parviendraient à y opérer une révolution. J'espérais qu'elle nous aiderait

à lui persuader de revenir au milieu de nous, et d'y finir des jours auxquels nous aurions pu lui faire trouver encore quelques douceurs.

« Cette consolation n'existera point pour moi; c'en est fait : je ne verrai plus mon pauvre Armand; c'est à vous seuls, mes enfans, qu'il appartient d'entourer sa vieillesse de quelques fleurs. Mais pour y réussir, il vous faut employer les plus grands ménagemens, et j'exige sur-tout que vous ne tentiez d'arriver à lui, qu'en suivant exactement la marche que je vais vous prescrire.

« Lorsque j'aurai cessé d'exister, vous partirez tous deux; vous n'emmenerez avec vous que Dubois et sa femme, et vous vous rendrez à Toulouse, auprès de M. d'Aste, dont je vous ai déja parlé. Je ne vous ferai point le détail des qualités de cet homme res-

pectable, à qui votre oncle a de si grandes obligations. Vous le jugerez vous-mêmes, et lorsqu'à la connaissance de son rare mérite, vous aurez ajouté celle des services qu'il a rendus à M. de Felcourt, ce sera à vous de prononcer sur ses droits à votre estime et à votre reconnaissance ».

Madame de Villefort retira un paquet cacheté, de dessous son oreiller, et le donna à Adolphe. « Prenez, mon fils, lui dit-elle, ces dépêches que vous remettrez de ma part à M. d'Aste: elles renferment deux lettres; l'une est pour lui; il y reçoit les dernières assurances de mon amitié, avec ma prière d'apprendre à mon frère la triste nouvelle de ma mort, et d'appuyer auprès de lui la demande que je lui fais de vous recevoir.

« L'autre lettre est pour votre

oncle. Hélas ! l'infortuné m'attend. Il ne sait pas qu'à l'instant où peut-être ses yeux inquiets parcourent la sombre vallée qu'il habite, et cherchent à y apercevoir son Amélie, les miens vont se fermer, pour ne le revoir jamais. »

La Marquise fut obligée de s'arrêter. L'idée de l'affliction que sa mort causerait à son frère, excita toute sa sensibilité. Ses sanglots l'étouffaient. Elle fit signe à ses enfans de se retirer, et ils obéirent en fondant en larmes.

Madame de Villefort les fit rappeler au bout de quelques heures. Son confesseur était auprès d'elle. Sa présence lui avait rendu un peu de sérénité ; mais elle paraissait extrêmement affaiblie. Elle ne leur parla plus de son frère, et ils se gardèrent bien de remettre la conversation sur ce sujet. Elle leur donna plusieurs conseils

qu'elle termina par sa bénédiction; et, malgré les instances d'Adolphe pour demeurer auprès d'elle, elle le renvoya de nouveau, ainsi que sa jeune compagne, prévoyant que son heure s'approchait. Peu de momens après elle expira.

CHAPITRE III.

Mystère qui n'en sera pas toujours un.

ADOLPHE et Cécile devaient des regrets à la perte de la meilleure des mères, et ils les firent éclater de la manière la plus touchante. Mais plus leur affliction fut vive, plus elle sembla leur faire une loi de remplir les intentions de celle qui en était l'objet. A leur empressement d'exécuter

les volontés de madame de Villefort, il était d'ailleurs difficile qu'il ne se joignît pas une curiosité assez naturelle de voir cet intéressant marquis de Felcourt, auprès duquel ils devaient remplacer la sœur chérie que la mort venait de lui ravir. Ils ne pouvaient s'empêcher en même temps de penser à cette Julie, qui paraissait avoir joué un rôle si important dans son histoire. Etait-elle l'épouse du Marquis ? ou était-ce seulement une maîtresse dont l'inconstance ou la perfidie avaient fait son malheur ?

M. et madame de Villefort étaient à portée de se procurer sur-le-champ ces éclaircissemens. Dubois et sa femme étaient là, auprès d'eux ; ils étaient devenus leurs domestiques, et il n'était pas à présumer qu'ils osassent résister aux questions de leurs maîtres. Mais loin d'Adolphe et de

Cécile une pareille tentation ! Elle ne profana seulement pas leur pensée, ils l'eussent regardée comme un crime dont ils n'auraient jamais pu bannir le remords...

« Mon Adolphe, dit Cécile à son mari, il me semble que nous devons apporter la plus grande diligence à faire ce que nous a recommandé ta respectable mère. Il serait à craindre que le bruit de sa mort ne parvînt à ton oncle dans sa retraite ; et quels regrets n'aurions-nous pas, si nous pouvions nous imputer les suites de sa douleur ! »

Adolphe avait la même pensée que son épouse, L'ordre que sa mère avait laissé dans ses affaires, le préservait des embarras qui sont ordinairement inséparables d'un héritage. Il venait de donner sa confiance à l'intendant de la maison, homme

aussi intelligent que fidèle. Aucune difficulté ne pouvait l'arrêter, puisqu'il était devenu, par la mort de ses frères et sœurs, héritier unique de madame de Villefort. Il approuva l'impatience de Cécile, et convint avec elle qu'ils se mettraient en route sous trois jours.

La veille de leur départ, ils venaient de faire des visites à des proches parens, auxquels ils avaient cru devoir annoncer leur voyage; mais sans en avouer le véritable objet. Ils s'étaient contentés de leur dire, pour en excuser la promptitude, qu'ils l'entreprenaient par l'ordre même de madame de Villefort, et qu'ils allaient en Languedoc. Comme ils rentraient dans leur hôtel, ils aperçurent un inconnu qui s'entretenait avec le Suisse, et qui avait l'air pâle et abattu. Leur arrivée fit une sen-

sation très-vive sur cet homme. Il tenait une lettre à la main. A peine eut-il vu la voiture, qu'il fit un mouvement en arrière, jeta la lettre au Suisse, et se sauva en témoignant la plus grande frayeur. M. et madame de Villefort furent surpris de cette conduite étrange. Leur premier mouvement fut de faire courir après l'inconnu, mais il était déja trop éloigné. Ils se contentèrent d'interroger le Suisse sur ce que ce singulier personnage avait pu lui dire. Cet homme, en leur remettant la lettre, leur rapporta qu'il avait demandé la défunte Marquise, et qu'il avait témoigné une grande douleur d'apprendre qu'elle n'existait plus. L'apparition de la voiture avait fait cesser les questions qu'il paraissait disposé à faire, et empêché les autres renseignemens qu'elles auraient pu procurer.

Le marquis de Villefort pensa qu'il les obtiendrait de la lettre. Elle s'adressait à sa mère ; il avait le droit de l'ouvrir. Lorsqu'il fut rendu dans son appartement avec Cécile, il en rompit le cachet, et son contenu les frappa d'un nouvel étonnement, mais sans qu'ils pussent y rien comprendre. Elle était ainsi conçue :

« Madame,

« Après tant d'années de recher-
« ches, le hasard vient de me faire
« retrouver le misérable Bellefleur.
« J'ai tâché, par mes menaces, de lui
« arracher d'autres aveux que ceux
« qu'il me fit lors de notre première
« rencontre. Il a nié, comme à l'é-
« poque fatale, qu'il eût pris aucune
« part au second enlèvement de la
« pauvre petite créature ; mais il
paraît

« paraît cependant qu'il a fait des
« découvertes importantes qu'il ne
« veut communiquer qu'à vous seule.
« J'ai consenti, en conséquence, à
« lui donner cette *lettre*, pour lui ob-
« tenir de vous un moment d'au-
« dience.

« Je souhaite, madame la Marquise,
« que son entretien vous donne quel-
« que satisfaction ; si cela arrivait,
« vous voudrez bien vous rappeler
« que je suis à vos ordres, comme
« je l'étais, il y a seize ans, et comme
« je ne cesserai de l'être toute la
« durée de mon existence.

« Je suis, etc.

Votre, etc.

Ce 22 novembre 17.... DESBROSSES.

Cette lettre était entièrement énig-
matique pour le Marquis de Villefort.
Il se crut permis, cette fois, d'inter-

roger M. et madame Dubois. Mais il se borna à leur demander s'ils connaissaient ce M. Desbrosses. Ces gens n'en avaient jamais entendu parler. Adolphe ne crut pas devoir leur montrer la lettre, et il se disposa plutôt, d'après le conseil de Cécile, à faire des recherches dans les papiers de sa mère. Quoiqu'ils dussent partir le lendemain, les deux époux passèrent la nuit à ce travail, et ils furent longtemps sans rien trouver qui les mît sur la voie de ce qu'ils desiraient. Enfin, en visitant un des cartons, ils aperçurent un gros paquet cacheté. Il y avait autour, une bande sur laquelle étaient écrits ces mots en gros caractères, de la main de la Marquise :

« Mon fils n'ouvrira ce paquet,
« qu'en présence de M. Desbrosses,
« ou après la mort de son oncle le
« Marquis de Felcourt. »

Cette découverte surprit beaucoup Adolphe, et lui causa un grand embarras. Il était évident qu'il tenait la clef du mystère, et qu'il intéressait M. de Felcourt. Il fut long-temps à réfléchir sur le parti qu'il avait à prendre. L'ordre de sa mère lui semblait trop positif pour oser l'enfreindre, au moins sans la permission de son oncle; il s'arrêta à la seule résolution qu'il crut convenable dans la circonstance. Il mit ces papiers dans son porte-feuille de voyage; et comme il se proposait d'ordonner à son Suisse de lui envoyer toutes ses lettres à Toulouse, sous le couvert de M. d'Aste, il convint, avec Cécile, qu'il lui laisserait en même temps, par écrit, une instruction pour M. Desbrosses, ou pour l'homme qui avait apporté la lettre, dans le cas où ils se présenteraient l'un ou l'autre. Il rédigea ce

petit écrit, et recommanda à ces deux personnes de lui marquer sans aucune crainte, à l'adresse indiquée, ce qu'elles avaient eu le projet de confier de vive voix à sa mère.

CHAPITRE IV.

Entretien avec le lecteur pendant la route.

M. et madame de Villefort, après avoir fait ces dispositions, partirent pour Toulouse. Pendant qu'ils cheminent vers cette ville, et que vraisemblablement la satisfaction qu'ils ont d'être ensemble, leur fait oublier la longueur et la fatigue du voyage, nous ne croyons pas inutile d'entretenir nos lecteurs de ces deux aimables jeunes gens.

Adolphe et Cécile ne sont pas les personnages principaux de cette histoire. Ils ne portent pas avec eux l'intérêt des héros de roman. Ils sont heureux, et leur bonheur ne sera troublé que par ces événemens qui, comme la mort de la Marquise, sont dans le cours inévitable de la nature; mais ils n'en sont pas moins recommandables par leurs vertus. Leur jeunesse a droit de nous intéresser et de nous plaire. On aime l'empressement touchant avec lequel ils volent auprès de cet oncle malheureux et respectable, que nous leur aurons bientôt l'obligation de connaître. Si la curiosité entre pour quelque chose dans leur conduite, n'est-elle pas légitime, et ne la partageons-nous pas avec eux? Ne sommes-nous pas impatiens de voir les soins qu'ils prodigueront au parent infortuné dont ils

doivent devenir la consolation? Après l'aspect de cette jeune mère qui donne une seconde fois la vie à son enfant, en lui prêtant ses mamelles nourricières, y a-t-il rien de plus attendrissant que le spectacle de la beauté qui entoure un vieillard, essuie ses pleurs, de ses mains caressantes, et lui offre encore une fois la coupe du bonheur, qu'il croyait lui être ravie pour toujours ?

Cécile et Adolphe sont dignes de remplir ce devoir envers leur oncle. M. de Felcourt ne les connaît point, et lorsqu'il les verra, ses yeux seront mouillés des larmes que lui fera répandre la nouvelle funeste que l'amitié est chargée de lui apprendre. Mais bientôt ses regards se reposeront avec complaisance sur le fils de cette sœur chérie, l'objet de sa douleur et de ses regrets. Il cherchera avec avidité à

retrouver dans son neveu les traits qui la lui rappellent, et ses desirs seront satisfaits. Adolphe, grand, beau et bien fait, est tout le portrait de sa mère; il *a*, *comme elle*, ces yeux charmans, ce souris fin et pénétrant qui cependant, chez Adolphe, est tempéré par quelque chose de plus doux, où l'on retrouve l'air de bonté de son père.

Mais ce sera Cécile qui portera le coup le plus sensible au cœur du malheureux Felcourt. Cécile est belle comme un ange; elle a dix-neuf ans. Dieu! quel souvenir elle rappelle à l'infortuné! Plaie cruelle! vous êtes encore saignante dans l'ame du mortel le plus à plaindre; vous allez vous r'ouvrir. Felcourt s'écrie: telle elle était lorsque je la vis pour la première fois! Mais bientôt sa sensibilité change d'objet; un autre souvenir le

tourmente, le déchire, et lui arrache ces paroles douloureuses : telle elle doit être, si elle vit encore !

CHAPITRE V.

Le Désert.

M. D'ASTE venait d'apprendre, par des lettres de Paris, la mort de la Marquise de Villefort, lorsque son fils et sa bru arrivèrent à Toulouse. Ce médecin, qui nous a déja été annoncé d'une manière avantageuse par cette dame, et dont nous aurons occasion de peindre plus particulièrement le caractère, avait été vivement affecté de cette nouvelle. Il fesait le plus grand cas de la Marquise; mais il frémissait, sur-tout en songeant au coup terrible qu'il allait être obligé

de porter à son ami. Il venait de rentrer chez lui, plein de cette idée affligeante, lorsqu'on vint lui dire que deux étrangers le demandaient. Ces deux étrangers étaient le jeune Villefort et le vieux valet de chambre. Cécile était restée avec la femme de Dubois, à l'hôtel du Grand-Soleil, où nos voyageurs étaient descendus, suivant l'usage constant de la Marquise.

La présence de Dubois fit deviner aussitôt à M. d'Aste, qui était Adolphe : il éprouva un grand soulagement, en pensant combien la vue de ce jeune homme serait salutaire dans la situation où allait se trouver M. de Felcourt. Adolphe, après quelques complimens sur le sujet de sa visite, et le service qu'il attendait de l'amitié du docteur, lui présenta le paquet cacheté qui était à son adresse.

La lettre de la Marquise toucha

M. d'Aste : il fut pénétré du souvenir qu'elle avait conservé de lui, et des marques qu'elle lui donnait, en mourant, de sa confiance. Il avait parfaitement jugé madame de Villefort ; il savait qu'elle n'était pas prodigue de sentimens ; et il n'en donna que plus de prix à un procédé qui semblait étendre jusqu'après elle, la preuve de ceux qu'elle lui avait accordés pendant sa vie.

L'entretien de M. d'Aste avec Adolphe, fut analogue aux différens mouvemens qu'il éprouvait. « Il est bien malheureux pour moi, monsieur, lui dit le docteur, de devoir à un aussi triste événement la connaissance du fils et du neveu de mes meilleurs amis ; mais, dans ce malheur affreux, je regarde votre arrivée comme un coup du ciel, et je rends grâces mille fois à la tendre

prévoyance de madame votre mère. Combien votre présence sera nécessaire à ce pauvre M. de Felcourt! Qu'il est peu préparé au nouveau coup qui va le frapper! J'ai encore reçu de lui, il y a deux jours, une lettre dans laquelle il continue à se flatter de l'arrivée prochaine de sa soeur : il m'apprend votre mariage qu'elle lui avait mandé; et n'ayant pas reçu de lettres d'elle depuis cet événement, ce silence, qui est celui de la mort, il le prend pour le projet d'une surprise que lui ménage sa tendresse. Hélas! j'ai entretenu moi-même son erreur! je lui ai répondu, en le félicitant et en partageant son opinion sur la cause à laquelle il attribue sa privation des lettres de madame de Villefort.

Le docteur était si occupé de l'affliction qui allait accabler M. de

Felcourt, qu'il entretint long-temps Adolphe du même sujet, sans que celui-ci osât l'interrompre, ni lui parler de son épouse qui les attendait à l'hôtel du Grand-Soleil. La Marquise fesait mention de Cécile dans sa lettre, et de l'ordre qu'elle lui donnait de suivre son mari dans son voyage. Le docteur ayant eu tout-à-coup l'idée de la relire, fit attention à cette circonstance, et M. de Villefort en profita pour lui apprendre qu'il avait laissé Cécile à son auberge. M. d'Aste lui fit ses excuses de l'oubli involontaire que son trouble lui avait fait commettre, et il le pria de le conduire auprès de son épouse.

Adolphe souscrivit à sa demande. Ils retournèrent ensemble au Grand-Soleil où Cecile vit arriver M. d'Aste avec plaisir. Elle fut extrêmement satisfaite de cet homme estimable, et

il ne lui fallut pas une longue conversation pour croire qu'il n'était pas au-dessous de l'éloge qui en avait été fait par sa belle-mère.

Le docteur imagina que M. et madame de Villefort seraient peu curieux de faire un long séjour à Toulouse. Il leur proposa de partir avec lui le lendemain pour le Désert, c'était le nom de l'habitation de M. de Felcourt; Adolphe et Cécile l'entendaient prononcer pour la première fois. Madame de Villefort, qui avait résolu de s'en rapporter absolument à la sagesse de M. d'Aste, avait poussé le scrupule jusqu'à taire à ses enfans le nom donné à la retraite de son frère. Dubois et sa femme, voyant qu'on ne les interrogeait point, avaient gardé le même silence.

Le lendemain, après que M. d'Aste eût pris, de concert avec un de ses

confrères, les précautions nécessaires pour prévenir les inconvéniens qui auraient pu résulter de son absence, Adolphe et Cécile se mirent en route avec lui et avec leurs domestiques, et ils voyagèrent ensemble jusqu'à Mirepoix. C'était la dernière ville où la poste pouvait les conduire, et c'était là que le docteur était convenu de se séparer des jeunes gens. Il devait ensuite se rendre seul au Désert, et remplir préalablement auprès de son ami le pénible devoir à la suite duquel il l'engagerait à ne point repousser les consolations que lui envoyait la Providence. Nous croyons que c'est ici le lieu de placer la description de l'habitation de M. de Felcourt.

Dans les Pyrénées, entre Foix et Tarascon, est une gorge étroite, qu'une longue suite de siècles a vu

s'ouvrir pour donner passage aux eaux de l'Arriège. On sait que cette rivière se jette dans la Garonne auprès de Toulouse, et qu'elle la met en état de soutenir cette fameuse navigation, qui, près de la même ville, et grâces à l'immortel ouvrage (1) des ancêtres de MM. de Caraman, réunit le commerce des deux mers.

A un endroit très-enfoncé dans les montagnes, la gorge dont nous venons de parler, s'élargit soudain, et forme une vallée au milieu de laquelle l'Arriège oublie quelques instans qu'elle n'est encore qu'un torrent. Elle suspend la fureur et la rapidité de son cours. On la voit serpenter avec la même tranquillité que dans les plaines qu'elle arrose à la sortie

(1) Le canal du Languedoc.



des montagnes. A l'extrémité de cette vallée, est une habitation dont l'existence n'est pas un monument de l'antiquité; elle est l'ouvrage moderne de la philosophie et de la douleur. C'est celle que M. de Felcourt avait nommée *le Désert*. C'est dans ce lieu que le mortel qui avait le plus de droits à l'attachement de ses semblables, s'était retiré pour se soustraire à leur perfidie.

M. de Felcourt, ainsi que M. d'Aste l'avait dit à Adolphe, attendait toujours madame de Villefort; et il ne fut point détourné de cette idée, en voyant arriver le docteur. Il était accoutumé depuis long-temps à ces visites inopinées. M. d'Aste les renouvelait toutes les fois que ses soins devenaient moins nécessaires à l'humanité souffrante; il profitait de cet instant de liberté, et volait auprès de

son malheureux ami. Le Marquis de Felcourt reconnut cependant bientôt que l'arrivée du docteur devait avoir ce jour-là une autre cause. Son air sérieux et *troublé lui* fit présager quelque malheur. Mais il était loin de s'en croire l'objet. Il craignait, au contraire, que la fortune n'eût dirigé ses coups contre M. d'Aste. Il lui fit part de cette idée, de la manière la plus obligeante.

« Plût à Dieu, lui répondit le docteur, que vos craintes fussent fondées ! Je n'ai jusqu'à ce jour été éprouvé par la fortune que dans ceux qui m'intéressent, et jamais dans ce qui m'est personnel. Je me croirais obligé de recevoir avec résignation, la portion de peines qui semble appartenir à chaque individu sur la terre. Mais, hélas ! il semble que le destin ne diminue le nombre de ses

victimes que pour accumuler sur elles ses plus cruelles disgrâces ! »

M. de Felcourt regardait M. d'Aste pendant ce discours. Ses yeux semblaient deviner une partie de ce qu'il avait à lui apprendre. Il ne connaissait plus que deux êtres qui eussent des droits à ses alarmes. L'un d'eux était devant lui ; c'était donc l'autre qui devenait l'objet de ses craintes. « Grand dieu ! s'écria-t-il, que venez-vous m'annoncer, cher docteur ? ma soeur ! .... »

M. d'Aste ne lui donna pas le temps d'achever. Le coup était porté. Il lui présenta la lettre de madame de Villefort, et lui serrant la main : « Recevez, lui dit-il, ce dernier gage de sa tendresse. Vous y verrez la preuve qu'à l'instant où elle a terminé ses jours, toutes ses pensées ont été pour le frère qu'elle n'a cessé d'ai-

mer si tendrement pendant le cours de sa vie ».

M. de Felcourt demeura plusieurs minutes sans proférer une parole; il était sans force, et pouvait à peine tenir la lettre sur laquelle il avait les yeux fixés avec la plus sombre douleur. Il cherchait à retrouver dans ces caractères chéris, l'existence de celle dont la perte imprévue venait d'accabler son ame. Le docteur était familiarisé avec la sensibilité de M. de Felcourt. Il lui donna le conseil le plus propre à le soulager dans sa situation. Il l'invita à ouvrir la lettre de sa soeur, et sa lecture produisit l'effet qu'il avait espéré. Les larmes de M. de Felcourt coulèrent en abondance, et il se sentit moins oppressé. Mais lorsqu'il fut arrivé à l'endroit où madame de Villefort lui parlait de ses enfans, et lui exprimait son de-

sir qu'ils lui succédassent dans le ministère consolateur qu'elle avait rempli tant d'années auprès de lui, il éprouva la révolution la plus heureuse. «Où sont-ils, ces chers enfans? s'écria-t-il, qu'ils viennent dans mes bras. Eux seuls peuvent encore m'aider à traîner le fardeau insupportable de la vie.»

M. d'Aste fut satisfait de cet élan de M. de Felcourt; il l'attendait, et se hâta de l'informer qu'Adolphe était venu avec sa femme, lui apporter la lettre de sa mère, mais que par respect pour les volontés de la Marquise, et dans la crainte de déplaire à leur oncle, ils s'étaient arrêtés à Mirepoix, où ils attendaient la permission de s'approcher du Désert.

M. de Felcourt connut presque le sentiment de la joie, en apprenant que ces jeunes gens étaient si près de

lui. Le docteur recueillit le fruit de l'adresse avec laquelle il lui avait ménagé cette dernière nouvelle. Elle adoucit beaucoup la violence de son chagrin. Elle lui donna la force d'achever la lecture de la lettre. Il la reprit, et lut ce qui en restait, avec plus de calme, mais avec le même attendrissement. Madame de Villefort lui mandait qu'elle n'avait point communiqué à ses enfans l'histoire de ses malheurs, et elle lui répondait de la fidélité avec laquelle ses deux domestiques garderaient le secret de ce qu'ils savaient. Elle croyait cependant Adolphe et Cécile dignes de sa confiance, et de recevoir le dépôt conservé si long-temps par la tendresse de leur mère.

M. de Felcourt ne voulut pas se priver plus long-temps de la douceur que lui promettait la présence de son

neveu et de sa jeune compagne; mais il ne put consentir à renvoyer vers eux M. d'Aste. Il le retint près de lui, et ordonna qu'on fît partir le soir même des chevaux pour aller les prendre à Mirepoix. Il leur écrivit en même temps ce court billet:

« Venez, mes enfans, confondre « vos larmes avec celles de votre mal- « heureux oncle. La satisfaction qu'il « aura de vous voir, sera la récom- « pense de votre touchant empresse- « ment, et ses tendres sentimens « vous feront retrouver un second « père dans

« ARMAND DE FELCOURT. »

CHAPITRE VI.

Réunion de famille.

Il y avait environ douze lieues de Mirepoix au Désert. Quoique le docteur fût parti à cheval, il était à présumer que M. et madame de Villefort n'auraient au plutôt de ses nouvelles qu'à la fin du jour suivant. Ils en avaient fait le calcul, et lorsqu'après avoir passé la première journée, ils se réveillèrent le lendemain matin, leur première pensée fut de s'exhorter mutuellement à la patience jusqu'au soir.

Comme ils s'entretenaient à ce sujet, Dubois entra dans leur chambre, et leur annonça l'arrivée des chevaux du Marquis. Le postillon monta bientôt après, et leur remit son billet,

avec une lettre du docteur. M. et madame de Villefort furent surpris agréablement de cette extrême diligence, et leur joie fut bien plus grande, quand les lettres de M. de Felcourt et de M. d'Aste les eurent convaincus de la facilité avec laquelle leur oncle s'était décidé à les recevoir. A peine leur empressement leur permit-il d'attendre le repos qu'il fallait donner aux chevaux, après une si longue course, et le temps du rafraîchissement qu'on leur fit prendre à moitié de la route.

Plus ils approchèrent du lieu où ils allaient voir cet oncle qu'ils venaient chercher à deux cents lieues de leur patrie, et plus leur impatience augmenta. Enfin, un peu avant le coucher du soleil, ils se virent au terme de leur voyage.

M. de Felcourt se promenait avec

le

le docteur dans la vallée, lorsque la voiture y entra. M. et madame de Villefort causaient en ce moment avec Dubois, de la situation bizarre de Foix, qu'ils venaient de traverser. Cette petite ville, absolument enfermée dans les montagnes, est remarquable par l'habitation de ses anciens Comtes. Leur château est bâti sur la pointe d'un rocher, et domine Foix de la manière la plus pittoresque. Il a été concédé à des moines, avec le droit de séance, pour leur (1) Abbé, aux Etat sde la province.

Madame Dubois fut la première qui aperçut M. de Felcourt et le docteur. Elle en avertit ses jeunes maîtres qui se disposèrent à descendre de

(1) Les deux derniers abbés ont eté MM. d'Osmont, oncle et neveu, également derniers évêques de Comminges.

la voiture. Mais ils n'en eurent pas le temps. Leur oncle et M. d'Aste étaient déja retournés sur leurs pas, et ils ne purent les rejoindre avant leur arrivée au Désert.

M. de Felcourt ne voulut point rendre ses domestiques témoins de sa première entrevue avec son neveu. M. d'Aste demeura seul en dehors pour l'attendre, et ce fut lui qui l'introduisit avec Cécile, dans la pièce où s'était retiré M. de Felcourt. Aussitôt qu'Adolphe aperçut son oncle, il courut se jeter dans ses bras, et l'un et l'autre ne connurent long-temps d'autre langage que celui de leurs larmes, ou de quelques mots proférés de temps à autres, qui exprimaient tantôt leur douleur du triste événement qui les rassemblait, tantôt la consolation que leur donnait leur réunion.

Cécile et M. d'Aste, présens à cette scène, avaient le cœur aussi ému que ceux qui en étaient les premiers acteurs. Cependant Felcourt avait fini par jeter les yeux sur Cécile qui lui fut présentée par Adolphe. Il l'accueillit avec amitié, mais son embarras fut visible. Ce fut en vain qu'il essaya de lui adresser quelques paroles; ses idées se confondaient, et il détournait ses regards. Le docteur reconnut l'impression que fesaient sur M. de Felcourt la jeunesse et la beauté de Cécile. Il jugea qu'il fallait lui laisser le temps de se remettre. Sous le prétexte de leur donner à tous un peu de relâche, il leur conseilla de se séparer quelques instans; il emmena Adolphe et Cécile, et après les avoir conduits à leur appartement, il vint rejoindre M. de Felcourt, qui le remercia de l'attention qu'il venait

d'avoir. Il lui avoua que la vue de cette jeune femme lui avait retracé les plus tristes souvenirs; mais il s'était déja rendu maître de cette première impression, et il se sentait en état de soutenir désormais sa présence.

L'appartement destiné aux deux époux, était celui que la Marquise occupait ordinairement. La maison de M. de Felcourt, sans être ornée à l'extérieur, de ces décorations qui annoncent le faste, était bâtie avec une simplicité élégante. L'intérieur ne se ressentait point de la dénomination sauvage que lui avait donnée son propriétaire. Il était spacieux et parfaitement distribué; mais les recherches n'avaient été soignées nulle part, comme dans l'appartement consacré à madame de Villefort. Le bon M. de Felcourt, par reconnaissance pour

le dévouement si marqué de sa tendresse, avait voulu qu'il n'y manquât aucun des objets essentiels, et même de ces riens qui font l'agrément et la commodité de la vie. La vue était la plus belle de la maison. Elle était sévère et romantique. Mais ses détails commandaient l'attention, et inspiraient l'intérêt. L'œil dominait sur la vallée dans sa plus grande longueur, et suivait l'Arriège dans ses différens détours, jusqu'au lieu où cette rivière semblait se perdre dans les montagnes. Vers le couchant, les côtes les plus voisines étaient moins hautes que celles des trois autres points de l'horison, mais elles laissaient apercevoir derrière elles les crêtes d'autres monts plus élevés, qui, dans leur éloignement gradué, paraissaient autant de nuages qui se perdaient dans la voûte azurée.

Cet aspect transporta Cécile. Elle rapportait tout à son amour pour Adolphe. Depuis qu'elle avait quitté la plaine de Pamiers, et à mesure qu'elle s'était avancée dans les Pyrénées, il lui avait semblé que la nature avait tiré entre elle et les humains plusieurs rideaux de montagnes. Arrivée au Désert, elle s'y voyait avec son époux, son amant, celui qui lui tenait lieu de tout l'univers. Cécile, née et élevée dans l'opulence, au milieu du grand monde, en avait estimé faiblement les plaisirs. Sans être sauvage, elle craignait tout ce qui pouvait distraire elle ou son mari de leur bonheur. Le Désert où elle croyait en jouir sans trouble, lui parut un séjour enchanteur.

« O mon Adolphe! s'écria-t-elle, en le serrant dans ses bras après le départ du docteur, que j'aime ce lieu

paisible et solitaire ! Pourquoi faut-il qu'il ne soit destiné qu'à être l'asile de l'infortune ? Ne penses-tu pas que des êtres sensibles pourraient y goûter la félicité la plus pure ? La nécessité de la trouver dans leurs affections, prêterait à celles-ci un nouveau charme ; car il faut aimer, pour y être heureux ! Mais combien le sentiment qui se trouve ainsi près de la nature, doit être vif, animé, et en même temps durable ? on est tout à l'objet que l'on aime, on est tout pour celui dont on est aimé ; les jours, les années, la vie s'écoulent dans cette situation si délicieusement exclusive. On n'y craint ni l'inconstance, ni la perfidie. On n'est en société qu'avec soi-même et avec le penchant qui absorbe notre existence ».

Adolphe sourit à l'enthousiasme de sa jeune compagne. Il la pressa

contre son sein avec la plus vive tendresse ; mais l'objet qui l'occupait en cet instant, lui prouvait combien l'erreur de Cécile était grande, de penser que l'on pût séparer son cœur des affections étrangères à l'amour. Il aimait son épouse autant qu'il en était aimé ; il jouissait comme elle du bonheur de leur destinée, mais il ne se croyait pas moins obligé de donner toute son attention à la circonstance qui l'avait amené au Désert, et sa générosité lui en fesait un devoir. Il le rappela avec douceur à Cécile, qui fut un peu honteuse de l'espèce d'égoïsme dont elle crut s'être rendue coupable. Sa tendresse ingénieuse lui fit même trouver un crime dans l'innocente exaltation qui l'avait comme éloignée de son Adolphe, dont elle voulait partager les moindres pensées; et leur entretien n'eut plus d'autre

objet que le parent respectable et intéressant qui leur avait fait un accueil si tendre, et dont ils venaient consoler le malheur.

M. d'Aste revint bientôt auprès de M. et de madame de Villefort, et les engagea à se rendre chez M. de Felcourt. Devenus tous plus calmes, ils furent en état de s'examiner mutuellement. Adolphe et Cécile admirèrent la haute taille, la figure noble et vénérable de M. de Felcourt. Il avait environ cinquante ans. Le chagrin avait entièrement blanchi ses cheveux, et son visage portait l'empreinte de sa mélancolie profonde. Mais le nuage de tristesse répandu sur tous ses traits, ne leur ôtait rien de cette aménité qui, dès sa plus tendre jeunesse, lui gagnait tous les cœurs.

« Mes enfans, leur dit-il, notre connaissance, qui ne date que de quel-

ques instans, ne peut se comparer à celle des indifférens qui se voient pour la première fois. La source où Adolphe a puisé le jour, lui a donné, dès sa naissance, des droits sacrés à ma tendresse, et l'hymen qui unit à lui la belle Cécile, la place dans mon coeur à côté de son époux. Regardez-vous donc à l'avenir, tous les deux, comme chez vous, dans cette maison, tant que votre attachement pour moi vous engagera à y prolonger votre séjour. Que la différence de nos âges ne vous cause ni gêne, ni frayeur. Je commence à vieillir; mais mon ame n'a rien perdu de son énergie. Elle est capable encore de connoître le bonheur d'aimer. Avec quel charme elle s'y abandonnait, lorsque votre aimable mère venait par sa présence rendre la vie à ces lieux solitaires. Elle vous a destinés elle-même à la

remplacer, et je sens que je serai facilement d'accord avec ses dernières intentions. Depuis quinze ans que je fuis les humains, si j'en excepte ma sœur et cet ami fidèle, vous êtes les premiers qui ayez pénétré dans ma retraite. L'aspect de Cécile, je ne m'en défends pas, m'a inspiré d'abord quelques alarmes; il m'a rappelé de pénibles souvenirs; mais ma raison les a surmontés, elle rend justice à l'épouse d'Adolphe; rien ne trouble plus la douceur que j'éprouve de la présence de parens si chers, et dans l'amertume où sans elle je serais plongé, je remercie le ciel de me l'avoir réservée comme la plus heureuse des consolations. »

Ce peu de mots, dit avec sentiment et simplicité, pénétra M. et madame de Villefort. « Homme respectable, lui répondit Cécile, vous avez raison

de ne point redouter notre présence. Pourriez-vous craindre celle de vos enfans ? Nous vous appartenons en ce jour. Non, ce n'est pas à vous seul qu'un Dieu bienfesant a réservé ces jouissances du sentiment que sait si bien apprécier votre belle ame ; ne les partageons-nous pas avec vous ? et si la meilleure des mères a été ravie à Adolphe, ne retrouve-t-il pas en vous le plus tendre des pères ? »

Adolphe se joignit à Cécile, et donna à M. de Felcourt les mêmes témoignages de sa sensibilité. Peu à peu, à ces mouvemens qui soulagèrent leurs cœurs, succéda un ton de conversation moins élevé, mais aussi affectueux ; et ils finirent par s'entretenir aussi familièrement ensemble, que s'ils avaient été réunis depuis plusieurs années.

Le docteur passa deux jours au

Désert. Ce temps lui suffit pour se convaincre que les personnes rapprochées par ses soins se convenaient parfaitement. L'oncle et le neveu n'avaient eu besoin que de se voir pour s'aimer, et le Marquis de Felcourt avait fait sur Cécile la plus douce impression. Déja, avant que le docteur eût abandonné le Désert, on la voyait courir au-devant de son oncle, aussitôt qu'elle l'apercevait. Ses mains caressantes pressaient les siennes; elle le considérait pendant qu'il parlait. Ses regards cherchaient dans sa physionomie le secret des peines qu'elle ignorait encore; on voyait rouler dans ses yeux les pleurs de la compassion. « Adolphe, disait-elle à son mari, lorsqu'elle se trouvait seule avec lui, conçois-tu qu'il ait existé une femme assez criminelle pour trahir cet homme généreux? Si la mort

eût été le seul fléau qui lui eût ravi les objets chers à sa tendresse, ah! je sens qu'il n'en eût pas fallu davantage à son cœur sensible, pour être en proie à une douleur éternelle. Mais cette douleur ne produirait pas les sensations d'horreur que nous avons aperçues. Les mots de perfidie, de trahison lui échappent dans ses plaintes, et l'on voit combien il souffre toutes les fois que des événemens, sans doute peu ordinaires, se retracent à sa mémoire. O, mon cher Adolphe! l'injustice des hommes a-t-elle pu empoisonner les jours de celui qui leur a prodigué ses bienfaits; et, ce qu'il y a de plus affreux, l'amour, ce sentiment qui dans une ame comme la sienne devait s'embellir de tous ses charmes, a-t-il pu contribuer à son malheur? »

Lorsque M. d'Aste annonça son in-

tention de retourner à Toulouse, M. de Felcourt et ses nouveaux hôtes étaient trop pénétrés de leurs obligations envers cet ami fidèle, pour ne pas lui témoigner leurs regrets sincères de le voir sitôt s'éloigner d'eux; mais ils n'osaient pas le presser de prolonger un séjour qui sans nécessité absolue, était incompatible avec l'état de M. d'Aste : ils l'engagèrent seulement, lorsqu'il le pourrait sans inconvénient, à venir passer quelques momens avec eux. « Mon ami, lui dit M. de Felcourt, vous voyez la reconnaissance que vous témoignent ces jeunes gens ; je l'aime, parce qu'elle me prouve leur amitié pour moi, mais elle me plaît encore davantage, parce qu'elle s'accorde avec tous mes sentimens pour vous. Vous venez, mon cher d'Aste, de mettre le comble aux soins touchans que vous

me prodiguez depuis si long-temps. Obligé de porter à mon ame le coup le plus cruel, vous avez su l'amortir, vous avez su me faire trouver plus que des consolations, lorsque j'aurais cru n'avoir plus qu'à céder à mon désespoir. Je puis envisager l'avenir sans effroi : j'avais cessé d'être père, et je me retrouve au milieu de mes enfans. Ah ! revenez jouir d'un spectacle qui doit avoir à vos yeux quelques charmes : vous ne devez pas oublier qu'il est votre ouvrage. »

A ces paroles de M. de Felcourt, Adolphe et Cécile s'élancèrent tous deux spontanément dans ses bras, sans donner au docteur le temps de lui répondre. « Oui, s'écrièrent-ils, vous serez notre père; oui, nous serons vos enfans. C'en est fait : nous ne voulons plus nous séparer de vous.

Quelles que soient les faveurs que nous réserve la fortune, nous ne les accepterons qu'autant que vous consentirez à les partager avec nous, et nous jurons de vous consacrer notre existence. »

Arrêtez, mes enfans, reprit M. de Felcourt, je n'accepte point un pareil engagement. L'enthousiasme qui vous l'inspire n'a que trop d'attraits pour moi, et je sens le danger de m'y laisser surprendre; mais la justice et mon expérience me rappellent à moi-même. Je n'abuserai point des droits que me donne votre générosité. Votre âge, votre situation si différente de la mienne, vous attachent à la société, lorsque tout m'en éloigne. Vous ne connaissez pas encore l'histoire de mes malheurs : bientôt je n'aurai plus aucun secret pour vous, et vous jugerez vous-mêmes

mes motifs trop fondés, de fuir un monde qui m'a été si fatal. Mais, parce que je me suis condamné à ne point sortir de ma retraite, ce n'est pas une raison pour vous de renoncer aux droits et aux espérances de votre jeunesse; et je ne souffrirai jamais que vous vous ensevelissiez pour moi.

Cécile, que le projet de se fixer pour toujours au Désert, flattait, parce qu'il était d'accord avec son amour et ses idées romanesques, allait répliquer à M. de Felcourt; mais le docteur l'en empêcha. Il se rangea de l'avis de son oncle; il représenta aux jeunes gens, qu'il y aurait de la témérité à eux de faire un vœu qui, d'ailleurs, était inutile. M. de Felcourt penserait-il à les éloigner de sa demeure, tant qu'ils paraîtraient s'y plaire? M. d'Aste observa, avec assez de force, à celui-ci, qu'il était

aussi téméraire à lui de prendre l'engagement de passer sa vieillessè dans la solitude. « Vous paraissez, lui dit-il, apprécier le secours inattendu que le ciel vous a envoyé dans votre nouvelle infortune. Eh bien, c'est peut-être un avertissement qu'il vous donne de l'impossibilité où vous êtes de vous suffire à vous-même. Et que serait-ce, si les infirmités venant s'unir à l'âge et à vos peines, vous étiez réduit à la société de vos domestiques ? Ah ! croyez-moi, M. le Marquis, le plus lourd fardeau de l'adversité est d'être seul, ou en présence de l'indifférence. »

Adolphe fut satisfait de l'ouverture que venait de donner M. d'Aste ; elle entrait parfaitement dans ses idées, comme nous le verrons par la suite : mais d'après le conseil du docteur, il n'insista point ; il reconnut qu'il n'a-

vait pas encore acquis assez de droits à la confiance de son oncle, pour lui persuader de renoncer à ses projets, et de remettre entre ses mains son existence. Ils abandonnèrent même un genre de conversation qui paraissait affliger M. de Felcourt, et l'on s'occupa d'un sujet qui, quoique peu sérieux, avait son genre d'intérêt, à cause des distractions qu'il pouvait procurer à ce petit comité. Adolphe et Cécile avaient l'un et l'autre des talens agréables. La musique était un de ceux qu'ils avaient cultivés avec le plus de soins. M. d'Aste pensa, comme eux, que le charme de l'harmonie produirait la plus douce influence sur l'ame de M. de Felcourt. Il se chargea, à son retour à Toulouse, de leur envoyer les meilleurs instrumens qu'il pourrait se procurer, et les ouvrages qu'ils lui indiquèrent.

Le docteur quitta le lendemain le Désert; il avait rempli les devoirs de l'amitié; il retourna à ceux de sa profession. Ceux-ci ne lui auraient pas été moins chers, si le succès, d'accord avec son cœur, eût toujours couronné ses efforts; mais plus monsieur d'Aste était instruit et attentif à suivre les malheureux qui avaient besoin de ses secours, plus sa délicatesse et son amour pour l'humanité souffraient de l'impuissance d'une science conjecturale qu'il voyait mise en défaut, toutes les fois qu'il plaisait à la nature de la tromper par de vains symptômes, et de lui dérober les causes réelles qui la fesaient agir.

CHAPITRE VII.

Le Rocher.

Le Marquis de Felcourt se confirma de plus en plus dans la bonne opinion qu'il avait prise de ses enfans adoptifs. Ces aimables jeunes gens, par leurs tendres soins et par leurs attentions, lui firent connaître une existence toute nouvelle. Le docteur leur tint parole, et leur envoya de Toulouse de la musique et différens instrumens. Le projet d'Adolphe et de Cécile réussit au-delà de leurs espérances. M. de Felcourt, dans sa jeunesse, avait cultivé lui-même et aimé passionnément la musique. Au bout de quelques jours, entraîné par le plaisir d'entendre son neveu et sa

nièce, il ne put se défendre de la tentation de se réunir à eux. Ils reçurent avec une joie difficile à exprimer, sa proposition de faire sa partie dans leurs petits concerts. Depuis ce jour-là, l'habitation du Désert commença à devenir moins sombre. M. de Felcourt cédant à la douce et innocente gaîté d'Adolphe et de Cécile, la partageait lui-même quelquefois ; il les accompagnait dans leurs promenades ; il souriait à leur bonheur, et paraissait jouir paisiblement des consolations du présent, qui peu de jours encore auparavant étaient si douloureusement empoisonnées par l'image du passé.

Cependant ses accès de tristesse le reprenaient de temps en temps ; et alors M. et madame de Villefort étaient obligés de consentir au parti qu'il prenait de s'enfermer, afin de

pouvoir se livrer à ses rêveries : il exigeait même d'Adolphe que ces jours-là, il sortît sans lui avec sa femme. Son neveu ne voulait pas le contrarier, et se voyait, quoiqu'à regret, forcé de lui obéir.

Ces promenades fournirent à M. et à madame de Villefort plus d'une occasion de reconnaître que la philosophie n'avait pas été la seule ressource que Felcourt eût cherchée contre le malheur. Il avait fallu à son ame une nourriture qui lui convînt davantage : c'était en elle-même, et non pas seulement dans les efforts si souvent impuissans de l'esprit et de la raison, qu'elle avait pu trouver les seuls alimens capables de la fortifier et de la soutenir. Adolphe et Cécile découvrirent de tous les côtés, des traces de la bienfesance de leur oncle. Il n'y avait pas un indigent dans les envi-

rons de son habitation. Les échos retentissaient de toutes parts, des cris de bénédiction donnés à la main secourable qui avait banni de ces cantons la misère. Dans la foule des traits d'humanité qui vinrent à la connaissance de nos époux, nous n'en rapporterons qu'un seul, dont ils furent informés d'une manière assez singulière.

Adolphe et Cécile étaient, depuis environ quatre mois, au Désert. M. de Felcourt leur avait déja raconté les principaux événemens de sa vie; mais ce récit n'avait point été suivi : sa sensibilité en aurait trop souffert; et lorsque ses enfans le voyaient si vivement affecté, ils étaient les premiers à éloigner un sujet qui devenait pour lui trop pénible. Cette conversation avait été ainsi reprise et interrompue plusieurs fois. Le Mar-

quis, convaincu qu'il essaierait inutilement de la soutenir, se détermina à confier aux jeunes gens le manuscrit qui, pendant les premières années de sa retraite, avait occupé ses loisirs ; mais il voulut le revoir avant de le leur remettre. Il y avait une infinité de réflexions qu'il voulait élaguer, et il annonça l'intention où il était de se livrer à ce travail.

Adolphe et Cécile effrayés de cette entreprise, et craignant l'impression que M. de Felcourt pouvait en recevoir, firent tous leurs efforts pour l'en détourner : ils le prièrent de leur livrer le manuscrit dans l'état où il était, et lui témoignèrent même quelque peine de ses doutes sur l'intérêt qu'ils prendraient à des méditations qui lui étaient personnelles. Ces représentations furent inutiles ; M. de Felcourt insista, et ils n'osè-

rent plus long-temps le contredire.

L'hiver était avancé, lorsque M. de Felcourt entreprit cette nouvelle rédaction de ses mémoires. Il lui consacrait ordinairement le cours de la journée, afin de ne pas perdre la réunion des soirées et les effets salutaires de cette musique qui l'aidait à dissiper la tristesse que lui laissait son travail. Pendant ce temps-là, M. et madame de Villefort, si le temps le permettait, fesaient une promenade qui se prolongeait jusqu'au déclin du jour, et l'on ne se mettait à table qu'à leur retour.

Le dernier jour que M. de Felcourt employa à achever ce nouveau manuscrit, fut celui où M. et madame de Villefort découvrirent le trait de bienfesance que nous avons promis de rapporter. Il fesait un temps su-

perbe. Une forte gelée avait donné de la consistance à la neige tombée pendant le jour précédent. Le reflet du soleil sur ses facettes anguleuses, leur prêtait le plus vif éclat, et sous ce manteau brillant, qui cachait la nudité de la nature, l'œil lui trouvait de la beauté ; il la contemplait avec complaisance.

La privation que le mauvais temps avait fait éprouver la veille aux époux, ajouta un nouveau plaisir à la surprise que leur causa cet aspect à leur réveil. Cécile s'élança de son lit avec légéreté. Un habit d'amazone eut bientôt recouvert tous ses charmes et rassuré la tendresse de son ami contre un froid rigoureux dont elle ne pouvait plus sentir les atteintes. Elle prend le bras de son Adolphe avec vivacité, et les voilà tous les deux, l'un suffisant à l'autre, et au comble

du bonheur, parcourant leurs montagnes.

M. et madame de Villefort étaient ce jour-là d'autant plus disposés à la gaîté, qu'ils avaient eu avec leur oncle une conversation qui leur avait causé une grande satisfaction. Ils avaient cru entrevoir que M. de Felcourt s'attachant à eux de plus en plus, leur société lui deviendrait peu à peu si nécessaire, qu'il ne pourrait plus se résoudre à s'en éloigner. La tendresse de Cécile pour son époux, lui rendait tous les pays indifférens, pourvu qu'elle ne s'en séparât point, et son exaltation, en arrivant au Désert, a prouvé sa disposition à préférer ce séjour et tous ceux qui, comme lui, auraient pu lui assurer plus exclusivement la possession du seul bien qu'elle connût dans l'univers. Nous avons été à

portée de remarquer qu'Adolphe partageait son amour, mais non pas son opinion ; et quoiqu'il se fût résigné sans peine à sa destinée, si elle lui eût fait une loi de cette manière d'exister, il ne croyait pas qu'il dût, sans nécessité, renoncer à un monde dont ils n'avaient ni l'un ni l'autre, aucun sujet de se plaindre. Il n'avait point encore de gage de l'amour de son épouse ; mais cet espoir flattait son coeur, et il croyait devoir ménager d'avance, à ses enfans, tous ses moyens de leur assurer la place qu'ils devaient remplir un jour dans la société.

Adolphe, pénétré de ces idées, y avait ramené insensiblement l'esprit de Cécile ; et ses progrès dans l'esprit de son oncle, lui fesaient espérer qu'il pourrait le décider à quitter son Désert et à les suivre. Il pensa

bien qu'il lui serait d'abord difficile de l'engager à revenir à Paris, et il borna ses vues, pour le présent, à le faire changer d'habitation, et à le conduire dans un pays moins solitaire. Il avait reçu depuis peu des lettres du régisseur d'une terre qui fesait partie de la dot de Cécile. Ce bien que l'on nommait Sérancourt, était situé en Normandie, et demandait leur présence. Il n'avait point eu la visite de ses propriétaires depuis la mort du père de la jeune madame de Villefort. Ce voyage et la manière d'engager M. de Felcourt à les accompagner, devinrent le sujet de la conversation des deux époux pendant leur promenade, et ils s'en fesaient l'idée la plus flatteuse.

Pendant qu'ils s'entretenaient de la sorte, ils avançaient toujours, et par un détour assez long, ils étaient par-

venus jusqu'au sommet d'une montagne qui dominait toute la vallée. Un rocher plat en terminait la cime, et de dessus sa surface on découvrait l'habitation du Désert; mais par le chemin tortueux que M. et madame de Villefort avaient suivi, il fallait être absolument sur le roc pour l'apercevoir.

Quelle fut la surprise de l'aimable couple, en arrivant dans ce lieu, de voir un vieillard âgé d'environ quatre-vingts ans, presque entièrement chauve et très-proprement vêtu, à genoux sur ce rocher tout couvert de neige, et étendant ses bras, tantôt vers le ciel, tantôt vers la maison du Désert! Adolphe et Cécile, frappés d'étonnement et de respect, s'arrêtèrent, et furent sur le point de se retirer, dans la crainte de l'interrompre; mais quoique le vieillard ne les eût point

aperçus, ils avaient été trop près de lui, pour ne pas l'entendre, et il leur fut impossible de résister à l'intérêt qu'excitèrent en eux ses dernières paroles :

« Dieu puissant! disait-il, c'est en vain que tu me refuses la grâce après laquelle je soupire depuis si long-temps, et que tu me prives de la vue de mon généreux bienfaiteur. Je continuerai sans relâche à te fatiguer de mes voeux et de mes prières; j'appellerai de toute ma force tes faveurs sur la tête du mortel qui habite cette tranquille demeure. Sans lui, le chagrin ne consumait-il pas le reste de mes vieux jours? sans lui, mon fils n'était-il pas ravi à sa femme et à ses enfans qui périssaient dans la misère? et par un supplice honteux et injuste, ne terminait-il pas sa malheureuse carrière?

« O Dieu rempli de bonté ! toi à qui j'ai dû les secours miraculeux de cet homme respectable, je me soumets à ta volonté, qui s'oppose à ce que mon cœur s'épanche dans le sien, et lui paye un tribut si légitime; mais, au moins, charge-toi d'acquitter ma dette envers lui; comble-le de toutes tes grâces, puisque ce n'est pas à une chétive créature comme moi, qu'il appartient de reconnaître d'aussi grands bienfaits. »

Le vieillard se leva après cette invocation, et en se retournant il aperçut Adolphe et Cécile. L'un et l'autre étaient saisis et immobiles. Mais les larmes qui coulaient le long de leurs paupières, parlaient pour eux, et prouvaient que leur immobilité n'était pas celle de l'insensibilité.

M. et madame de Villefort ne tardèrent pas à se remettre, et s'aper-

cevant que leur apparition étonnait l'inconnu, Cécile lui adressa la parole. « Bon vieillard, lui dit-elle, notre aspect ne doit vous causer aucune crainte; vous n'avez point à rougir des plus beaux sentimens; vous n'en rendiez témoin que Dieu et votre coeur, et ils seraient faits pour servir d'exemple à l'humanité entière. Nous apprécions vos voeux touchans pour M. de Felcourt : attachés à lui par les liens du sang, nous le chérissons comme un père; et notre plus douce jouissance sera de venir sur ce rocher nous réunir à vos prières. »

« Ah! madame, lui répondit le vieillard, que j'aime à vous entendre tenir ce langage! Le bon M. de Felcourt n'a donc pas toujours trouvé des ingrats. Car, pardonnez-moi la hardiesse de ce discours, si j'en crois

ce que l'on raconte, c'est à des gens qui, comme vous, étaient de haut parage, qu'il a dû tous ses malheurs. Depuis ce temps-là, cet homme généreux, qui ne s'occupe que du bonheur des autres, passe lui-même ses jours dans l'amertume et dans la douleur. »

M. et madame de Villefort se sentaient pénétrés de l'attachement de ce vieux paysan pour leur oncle. « Brave homme, dit Adolphe prenant la parole à son tour, nous ne sommes que trop instruits de la vérité des faits qui vous affligent, et qui, depuis tant d'années, ont effectivement empoisonné la vie de M. de Felcourt. Mais il est doux pour nous de pouvoir mettre un terme à vos inquiétudes sur son sort : nous avons même l'orgueil de croire que nous étions destinés à l'accomplisse-

ment des vœux que votre reconnaissance adresse au ciel avec tant d'ardeur. Depuis que nous sommes auprès de mon digne oncle, nous croyons voir de jour en jour tarir la source de ses larmes. Déja le sourire se place sur ses lèvres, et il nous a fait l'aveu, bien précieux pour nous, qu'il commençait à retrouver le bonheur. »

A l'instant où Adolphe prononça ces derniers mots, peu s'en fallut que le vieillard ne se prosternât à ses genoux pour le remercier de rendre heureux son bienfaiteur. Adolphe se hâta de prévenir ce mouvement, et lui proposa de descendre avec eux la montagne. Le paysan y consentit; et chemin fesant, Cécile lui ayant témoigné le desir de connaître la nature des obligations qu'il avait à M. de Felcourt, le vieillard y satisfit par le récit de l'histoire suivante :

CHAPITRE VIII.

Histoire de Pugens.

« Jean Pugens est mon nom. Je suis de Lavelanet, village situé à l'entrée de ces montagnes, et à cinq lieues de Mirepoix. Une jeune personne de mon pays m'inspira les plus vifs sentimens. Mais la mort me l'ayant enlevée, le désespoir s'empara de moi. Je pris le parti des armes, et je servis jusqu'à l'âge de quarante ans. A cette époque, je revins à Lavelanet, et j'y retrouvai la sœur de mon ancienne amie, veuve et sans enfans. Le souvenir de mon premier attachement m'engagea à lui offrir ma main, qu'elle accepta.

« Deux petits champs étaient tout ce

que nous possédions, et leur revenu n'était pas suffisant pour nous faire subsister. J'obtins un débit de tabac et de sel, par le crédit du Seigneur dans le régiment duquel j'avais servi. Le produit de ce chétif emploi, réuni à notre patrimoine, nous donna une honnête aisance, et nous vécûmes d'autant mieux, qu'une famille considérable ne vint pas accroître nos besoins. Un seul fils nàquit de notre mariage, et j'en bénis la Providence. Henri était un garçon honnête, laborieux et intelligent. A peine fût-il en âge de nous rendre des services, que son travail nous fournit un ample dédommagement des peines que nous avait données son éducation. Notre tendresse pour ce bon fils ne fut pas le seul prix que reçurent ses vertus. Il obtint l'estime et l'attachement de tous nos compatriotes, et les témoi-

gnages qu'ils lui en donnèrent dans toutes les circonstances, vinrent encore ajouter au bonheur que son excellente conduite procurait à notre vieillesse.

« Un fils aussi méritant avait des droits à la complaisance de son père. Il avait reçu de lui le cœur sensible, qui bientôt à son exemple, disposa de ses affections. Louise Garrigues, dont mon fils était épris, était notre voisine. Nous la connaissions depuis son enfance. Elle était pauvre, mais belle et vertueuse; et elle acquit de nouveaux droits à mon estime, par les soins qu'elle prit de mon épouse, que je perdis dans ce même temps.

« Ce malheur me décida. Je desirais que mon fils s'établît auprès de moi. Louise lui était chère, et je lui aurais parlé inutilement d'un autre choix. Je ne m'arrêtai pas à la for-

tune. Les qualités de Louise valaient une dot, et je consentis que mon fils l'épousât. Ils ne s'attendaient pas à avoir sitôt mon aveu. Je leur ménageai une autre surprise. Mon protecteur vivait encore; je le priai de faire passer mon emploi sur la tête de mon fils; et pour cadeau de noce, j'en donnai à Henri la commission, avec un acte qui dès ce moment le mettait en possession de tout mon bien. Je ne croyais pas beaucoup hasarder, en me plaçant à la discrétion d'enfans aussi vertueux et aussi pénétrés du sentiment de leurs devoirs.

« J'avais soixante-huit ans, lorsque Henri se maria. Louise, plus féconde que ma femme, augmenta bientôt notre famille, long-temps si peu nombreuse. Six enfans, dont quatre garçons et deux filles, l'accrurent successivement. Mais l'acti-

vité de mon fils et l'économie de son épouse, me firent trouver de nouvelles jouissances dans ce qui n'eût été pour d'autres qu'une source d'embarras et d'inquiétudes. Notre aisance et notre contentement n'en souffrirent pas la plus légère atteinte. Entouré de mes petits-enfans, je n'eus qu'à remercier la Providence de ce qu'elle m'avait permis de vivre assez long-temps pour me voir renaître au milieu de ces jeunes et intéressantes créatures. Je recevais avec délices leurs tendres et innocentes caresses, fruit des premières leçons de leurs estimables parens ; et au milieu de cette vie si heureuse, j'entrevoyais avec tranquillité le terme vraisemblablement peu éloigné de ma longue carrière. Hélas ! que les projets des hommes sont vains ! Je ne savais pas que la fortune me réservait le plus

cruel de ses coups, sur le bord de ma tombe.

« Je venais d'atteindre ma soixante-dix-neuvième année, et ma bru nourrissait son sixième enfant. Louise, malgré les suites ordinaires de la fécondité, n'avait rien perdu de sa beauté ni de sa fraîcheur. Le malheur voulut que ses charmes fissent une forte impression sur un nommé Paul Roch, mauvais sujet de notre village. Cet homme était revenu depuis peu de l'armée; mais, au lieu des principes d'honneur attachés à sa profession, il n'en avait rapporté que les vices de la plus vile crapule et du plus affreux libertinage.

« Un être de cette nature ne pouvait trouver sa subsistance dans des moyens honnêtes; la contrebande et le brigandage furent ses ressour-

ces, et il devint l'objet du mépris et de la crainte universels.

« Je ne vous rendrai point compte des artifices qu'il employa pour séduire notre pauvre Louise ; je me bornerai à vous dire que la vigilance et la vertu de celle-ci les rendirent tous inutiles. Fatiguée à la fin de tant d'importunités, elle se décida à prévenir son mari, et en informa Paul Roch, un jour qu'il la tourmentait à son ordinaire. Cette nouvelle le rendit furieux. Il changea tout-à-coup son amour en haine, et il lui jura qu'il s'en vengerait tôt ou tard. Louise le regarda d'un air de mépris et le quitta. Depuis ce temps-là, il cessa de l'importuner et de la poursuivre.

« Il y avait à peu près trois mois que nous regardions cette affaire comme terminée, lorsque le matin,

à la petite pointe du jour, nous entendîmes frapper à la porte de la rue. Henri reposait encore du sommeil du bonheur et de l'innocence, au milieu de son épouse et de ses enfans. Il se leva, ouvrit la porte et aperçut les Employés de la brigade des Fermes, établie à Bélestat, petite ville située auprès de Lavelanet (1).

---

(1) La ville de Bélestat offre un grand intérêt aux recherches des savans, et à la curiosité de l'observateur. Elle est située dans les Pyrénées, à l'extrémité d'une gorge qui a cinq ou six lieues de longueur. Les rochers amoncelés les uns sur les autres, forment dans cette gorge des espèces de voûtes, et présentent un spectacle d'une nature si sauvage et si effrayante, que les gens du pays, dans leur patois, ont nommé ce passage l'*Affrau* ou l'Affreux.

A la sortie de cette gorge, en arrivant à Bélestat, on voit sur la droite, au pied

« L'arrivée de ces gens-là ne surprit pas Henri. C'est assez leur usage

---

d'une montagne très-élevée, un rocher énorme, ouvert à sa base, et servant d'entrée à une caverne qui a environ soixante pieds de profondeur, sur trente de largeur : cette caverne est percée à jour, en dedans, jusqu'au haut du rocher. Si l'élévation n'était pas aussi grande, on la prendrait pour les ruines d'une tour dont le temps a détruit les constructions intérieures : dans le fond est une excavation d'abord assez élargie, qui se termine par un trou placé horisontalement, et dont l'orifice a à peine dix-huit pouces. A en juger par la manière dont s'y perd la voix, ce trou se prolonge à une très-grande distance, et communique à des cavités immenses. Le sol de la caverne est au surplus rempli de pierres qui le couvrent en entier, à l'exception d'une petite éminence formée par un roc recouvert de terre et de mousse, et placé au milieu de cet antre.

de tomber à cette heure et à l'improviste sur les villages où ils font leurs

---

Il s'opère un phénomène très-extraordinaire dans ce lieu nommé Fonte-Storbe par les uns, et Font-Astorbe par les autres. Si l'on arrive dans le moment favorable au commencement de l'observation, la caverne, dans son intérieur, est dans l'état où serait une cour pavée après une grande pluie : l'eau semble séjourner au milieu des pierres, et on se persuaderait qu'elle provient d'une petite source qui cherche son lent écoulement à travers les cailloux. Plusieurs minutes après que l'on est arrivé, on entend un bruit sourd du côté du trou qui est à l'extrémité de l'excavation : ce bruit, semblable à celui du marteau d'une forge qui frappe dans le lointain, augmente progressivement, et devient effroyable ; on voit alors sortir, avec impétuosité du trou, une masse d'eau prodigieuse, et en même temps mille jets s'élèvent avec force du milieu des pierres et

visites. Henri, à qui sa conscience ne fesait aucun reproche, obéit, sans

---

de toutes les parties de la caverne qui vomit un torrent épouvantable. Ce torrent cependant se calme peu à peu; le bruit cesse, l'eau diminue dans la même proportion qu'elle s'était accrue, et la caverne redevient dans l'état de presque-siccité où elle était auparavant : mais au bout de trois quarts d'heure, la même chose recommence, et un temps égal de trois quarts d'heure est employé par l'eau à croître et à décroître.

Ce phénomène dure pendant sept mois, depuis avril jusqu'en novembre; et pendant les cinq autres, depuis novembre jusqu'en mars, la caverne est constamment dans le même état que pendant la plus grande force du torrent. Cette belle fontaine est la source principale de l'Ers, qui se jette dans l'Arriège à Bolbonne : elle donne, sur-le-champ à cette rivière, un volume d'eau assez considérable pour faire

hésiter,

hésiter, à la sommation qu'ils lui firent d'ouvrir tous les lieux de sa maison, et particulièrement celui qui renfermait ses approvisionnemens de tabac. Il en avait levé précisément,

---

aller les moulins de Bélestat, dont les uns sont armés d'instrumens pour tailler le jais, et les autres, de scies pour partager en planches les sapins de ces montagnes.

Auprès de Belestat, on voit encore une grotte extrêmement vaste, et remarquable par ses stalactites et ses congélations.

L'éditeur a observé lui-même trois fois Fonte-Storbe; la dernière, ce torrent s'écoulait sans interruption. Plusieurs savans, qui ont vu cette fontaine si extraordinaire, ont cherché vainement à expliquer le phénomène que l'on vient de décrire. Vosgien le compare assez ingénieusement à un clepsydre naturel. (*Voyez* Dictionnaire Géographique, article *Bélestat*).

le jour précédent, deux cents livres à l'entrepôt de Mirepoix, de l'arrondissement duquel il dépendait. Les gardes voyant une provision si forte, ne purent se défendre de quelques marques d'étonnement. Mais mon fils fut à son tour bien plus surpris, lorsque cette vérification faite, le brigadier le somma de le conduire à sa cave. Jamais on ne nous avait fait pareille demande. Nous jouissions de la réputation de gens d'honneur. J'avais été assez heureux pour l'établir pendant quarante ans, et Henri, depuis qu'il m'avait succédé, avait été loin d'y porter aucune atteinte. Il manifesta son mécontentement d'une sommation qui annonçait des soupçons injurieux, mais il n'en conduisit pas moins les employés au lieu qu'ils desiraient.

« Je venais de me lever, et j'entrai

dans la boutique au moment où Henri en sortait avec les gardes. J'y demeurai avec ma bru et ses enfans : au bout de quelques secondes, nous entendîmes un cri perçant que nous reconnûmes pour la voix de mon fils. A ce cri, qui nous saisit d'effroi, je me levai pour en savoir la cause; mais Louise, plus prompte que l'éclair, m'avait devancé : elle descendit précipitamment, et je l'entendis presqu'aussitôt pousser le même cri que son mari. Je descendis alors moi-même, avec toute la célérité que me permettait mon grand âge, et j'arrivai au lieu où se passait la scène.

« Quelle fut ma consternation, en apercevant entre les mains des employés de la ferme, douze carottes de tabac qu'ils me déclarèrent avoir trouvées dans la cave ! J'étais assuré de la probité de mon fils, et j'avais

été instruit de l'aventure de Paul Roch et de ma bru. Je ne doutai pas un instant que ce scélérat ne fût l'auteur de cette horrible manœuvre, et qu'il n'eût été dénoncer Henri, après avoir jeté ce tabac de contrebande dans notre cave, dont le soupirail donnait sur un petit chemin derrière notre maison : je l'en accusai hautement devant les employés; et, sans le savoir, je répétai ce que venaient de dire, l'un après l'autre, mes malheureux enfans. Cet accord, aux yeux de l'impartialité, eût été une forte présomption en faveur de l'innocence de Henri. Mais les gens auxquels nous avions affaire, n'étaient point susceptibles de ce raisonnement; peut-être même n'aimaient-ils que trop à trouver des coupables ? Le fait matériel était devant leurs yeux; ils ne voulurent pas entendre notre jus-

tification : toutes nos représentations furent vaines. Ils dressèrent un procès-verbal dans lequel ils chargèrent étrangement mon fils, et conclurent contre lui aux peines portées contre les employés infidèles. Ils prirent ensuite avec eux le corps du prétendu délit, et après nous en avoir laissé l'échantillon, ainsi que le prescrivait la loi, ils se retirèrent.

« Après le départ des gardes, nous fûmes long-temps sans revenir de notre surprise de cet événement. Ma bru était au désespoir; elle s'accusait d'être l'auteur du malheur de son mari, et elle fut si cruellement affectée, que son lait se troubla, et qu'elle fut obligée de sevrer son enfant. Nous étions cependant bien éloignés de croire le danger aussi grand qu'il l'était en effet. Toutes nos craintes portaient sur la perte du

petit emploi confié à mon fils. Nous crûmes qu'il nous convenait d'aller au-devant de ce malheur, qui eût laissé une tache sur notre réputation. Henri, par mon conseil, se rendit à Mirepoix, auprès de M. L***, entreposeur, homme intègre et éclairé, qui, de tout temps, l'avait comblé de bontés. Je lui écrivis moi-même une lettre, où je me rendais le garant de l'innocence de mon fils, et je le priai de lui accorder sa protection, afin de faire connaître la vérité à la Ferme générale.

« Henri fut très-bien reçu de monsieur L***, à qui il conta, sous le secret, l'histoire de Louise et de Paul Roch. Cet entreposeur pensa, comme nous, que notre aventure était l'effet de la vengeance de cet homme abominable, et il promit d'écrire aux Fermiers-généraux. Henri,

fort de cette assurance, revint tranquille chez lui, et nous inspira la fatale sécurité que lui avaient donnée les promesses de l'entreposeur.

« Mais les employés avaient pris une marche qui rendait celle de monsieur L*** inutile, et qui devait bientôt nous faire connaître toute l'étendue de notre malheur. Ils avaient porté l'affaire par-devant le tribunal si connu sous le nom de Chambre de Valence; et lorsque nous attendions la fin de cette affaire, de la justice de la Ferme générale, ce tribunal lança un décret de prise-de-corps contre Henri. On vint l'arracher de nos bras, et on le traîna ignominieusement dans les cachots de Valence.

« Ce fut alors seulement que nous fûmes à portée de mesurer la profondeur de l'abîme dans lequel nous étions plongés. Les horreurs de la

misère vinrent encore ajouter à la scène de désespoir qui suivit cet enlèvement. Henri n'étant point préparé à ce désastre, avait employé ses ressources pour ses approvisionnemens, qui furent saisis au moment de la suspension de ses fonctions. En peu de jours, un vieillard de quatre-vingts ans, une femme et six enfans, offrirent le tableau de la désolation et du plus affreux dénuement. A peine trouvions-nous de quoi assouvir une faim dévorante, dans le peu qui nous restait et qui ne tarda pas à s'épuiser entièrement. Pour surcroît de malheur, nous reçûmes la nouvelle que l'affaire de Henri allait être incessamment jugée. On nous annonça que, condamné par le procès-verbal et par la présence du corps de délit, il n'y avait point d'espérance de le

sauver, et qu'il périrait honteusement sur un échafaud (1).

« Cette nouvelle me rendit mon énergie. Notre malheur avait fait le plus grand bruit dans le pays, et plusieurs voisins venaient de nous engager à recevoir quelques secours. Je profitai de cette faible ressource, dont je ne pris pour moi que ce qui m'était rigoureusement nécessaire. Je laissai le reste à Louise, pour elle et pour ses enfans, et, malgré mon grand âge, je partis à pied, dans l'intention de me rendre à Valence. Je me proposais de me jeter aux pieds des juges et d'en obtenir grâce ou justice pour mon malheureux Henri. Les marques

(1) Les lois de ce temps-là prononçaient la peine de mort contre les Débitans et autres Employés de la Ferme, convaincus de faire la contrebande.

d'intérêt que nous avait données l'entreposeur du tabac à Mirepoix, me fesaient un devoir de lui communiquer ma démarche. J'avais d'ailleurs confiance dans son humanité, et je voulais lui recommander, pendant mon absence, le reste de ma famille infortunée. Je me mis en route de grand matin, pour Mirepoix ; et après avoir évité Bélestat, où la honte m'empêcha de m'arrêter, je m'assis sous un arbre, à une courte distance de cette ville, pour prendre quelque repos.

« Il y avait à peu près un quart-d'heure que j'étais dans cet endroit, lorsque je vis passer un cavalier de la figure la plus distinguée, monté sur un très-beau cheval. Il s'arrêta en me voyant. Bon vieillard, me dit-il, suis-je ici loin de Bélestat ? —Vous allez, lui répondis-je, l'apercevoir au détour

du chemin. — Et combien y a-t-il de Bélestat à Lavelanet? — A Lavelanet? Monsieur a des affaires à Lavelanet? — Oui, et une affaire importante; je veux y prendre des renseignemens sur un malheureux et sur sa famille. — Grand dieu! Serait-ce Henri Pugens dont votre bonté daignerait s'occuper? — Lui-même: le connaîtriez-vous? — Hélas! monsieur, je suis son père, et vous me voyez en route pour aller jusqu'à Valence, réclamer contre l'arrêt injuste qui menace ses jours.

« Alors l'inconnu fesant paraître la plus grande émotion, descendit de son cheval; il l'attacha à l'arbre, et me pria de lui raconter avec la plus scrupuleuse exactitude toute l'histoire de mon fils. J'obéis sans oublier la plus légère circonstance, et j'entrai particulièrement dans tous

les détails de l'aventure de Paul Roch.

« Tout cela s'accorde, s'écria-t-il, et je ne puis plus douter de la vérité. Bon vieillard, il est inutile que vous entrepreniez un voyage dont la fatigue serait au-dessus de vos forces ; retournez dans vos foyers, auprès de votre bru et de ses enfans. Reprenez tous courage ; un Dieu juste s'occupe de la défense de l'innocent ; mais en attendant que vous puissiez revoir l'infortuné qui pourvoit à votre subsistance et à celle de sa famille, acceptez ce faible secours.

« L'inconnu, en disant ces mots, était déja remonté à cheval ; et après avoir jeté à mes pieds une bourse remplie d'or, il piqua des deux et s'éloigna à toute bride.

« Je demeurai plusieurs minutes saisi d'admiration et les bras étendus

vers la route qu'avait suivie mon ange tutélaire. Ce fut ainsi que je le nommai dans mon transport. Je ne pouvais revenir de la protection inouie que le ciel m'envoyait dans cet inconnu. Qui était-il ? comment avait-il pu savoir notre malheur, et qui pouvait lui avoir inspiré pour nous un aussi grand intérêt ? Je me fis toutes ces questions dans les premiers momens que je donnai à ma juste reconnaissance. Je réfléchis ensuite au parti que j'avais à prendre. Mon respect pour le conseil de mon bienfaiteur, me fesait hésiter sur l'accomplissement de mon projet d'aller à Valence. La bourse que je tenais de sa générosité, me paraissait si considérable, qu'elle me donnait le moyen d'entreprendre ce voyage d'une manière plus commode et moins lente. Dans mon incertitude, je pensai que

je n'étais pas éloigné de Mirepoix, et je résolus d'y aller consulter notre honnête supérieur, que, dans tous les cas, je devais voir à mon passage.

« M. L*** venait de partir pour Toulouse, lorsque j'arrivai à Mirepoix. Je ne trouvai que son commis. Celui-ci m'ayant reconnu, témoigna beaucoup de joie de me voir. Il me confia qu'il croyait que notre affaire était le but du voyage de M. L***. Il m'assura que des gens d'une haute importance s'y intéressaient, et avaient demandé un sursis qui avait été accordé. Il faut, m'ajouta le commis, qu'il y ait eu quelque nouvelle découverte; car il est arrivé ce matin, à cheval, un monsieur d'une grande apparence. Il s'est entretenu longtemps avec M. L***, et j'ai entendu distinctement prononcer votre nom. A peine ce monsieur a-t-il été retiré,

que M. L*** a fait mettre ses chevaux à sa chaise, et est parti pour Toulouse.

« Le commis de l'entreposeur termina son récit, en paraissant persuadé que je ne devais pas entreprendre le voyage de Valence. Ses représentations me décidèrent, et le lendemain je repris le chemin de Lavelanet.

« Louise s'attendait peu à me revoir aussi vite, et fut très-surprise de mon retour; mais elle le fut bien davantage, lorsque je lui eus raconté ce qui m'était arrivé, et que je lui eus montré la bourse de l'inconnu. Ce fut seulement dans ce moment que je sus tout ce que je devais à sa générosité. La bourse contenait deux cents louis. Le premier usage que nous en fîmes, fut de porter à nos voisins le montant des avances qu'ils nous avaient faites, et dont ils eurent l'honnêteté de re-

fuser d'abord le remboursement; mais ils se rendirent à nos instances, et nous félicitèrent sur les espérances que nous paraissions concevoir.

« Ces dernières prirent un nouvel accroissement par les nouvelles que nous eûmes de mon fils. Il nous informa du sursis, et comme nous lui avions envoyé une partie de la bourse, en l'instruisant de mon aventure, il nous la renvoya, et nous marqua que sans doute la même main qui avait pourvu à nos besoins, avait répandu sur lui ses bienfaits. Il avait reçu aussi des secours, mais sans savoir d'où ils provenaient, et la bienfesance de son protecteur ne s'était point bornée à ces dons généreux. Le greffier de la chambre de Valence, le confondant avec les autres criminels, l'avait fait traiter, jusqu'à ce jour, avec beaucoup de sévérité. Le pauvre garçon

avait été mis au cachot, et du pain noir et de l'eau étaient sa seule nourriture. Ce supplice anticipé venait d'avoir son terme. Le greffier s'était transporté lui-même à la prison, et avait ordonné au geolier de le retirer de son cachot, et de le placer dans une chambre des plus saines de la maison. Il avait commandé en même temps qu'on lui donnât tout ce qu'il demanderait; et l'ayant visité dans sa chambre, il l'avait engagé à prendre courage, l'assurant qu'on était sur la trace des vrais coupables, et qu'il était à présumer que son infortune finirait bientôt.

« Peu de jours après cette lettre, ô Providence ! nous apprîmes que Paul Roch qui, depuis quelque temps, avait disparu de Lavelanet, avait été arrêté avec un de ses camarades, auprès de Rodome, dans la plaine de

Saulx, et qu'ils venaient d'être conduits à Valence.

« Cette nouvelle, que nous pouvions à peine croire, nous fut confirmée par Henri. Il nous informa, par la même lettre, d'autres circonstances qui commencèrent à nous faire soupçonner quel était notre bienfaiteur. L'homme arrêté avec Paul Roch était celui qui avait jeté le tabac dans la cave. Ce fait que nous avions présumé, n'était plus douteux. Voici comment il avait été connu. Paul Roch et son camarade fesaient la contrebande en société avec un paysan qui tenait une métairie appartenante à M. le Marquis de Felcourt. C'était le métayer qui avait donné les douze carottes ; il ignorait l'usage qu'on voulait en faire. L'aventure d'Henri étant venue jusqu'à lui, le rapport du nombre des carottes saisies à Lavelanet, patrie de

Paul Roch, lui donna des soupçons. Il en fit part à son autre associé, qui témoigna d'abord de l'embarras, et finit par lui avouer la vérité. Le métayer avait le coeur plus honnête que ne le comportait le commerce auquel il avait la faiblesse de s'adonner. Il eut horreur d'une action qui avait causé la ruine, et peut-être la mort d'un père de famille ; il éprouva sur-tout le plus vif remords d'y avoir contribué, quoique d'une manière indirecte et involontaire. Il ne balança pas, et courut au Désert se jeter aux pieds de son maître, à qui il raconta toute cette histoire.

« M. de Felcourt frémit en écoutant cet homme, et jugea qu'il n'y avait pas un instant à perdre. Il promit toute garantie personnelle au métayer, pourvu qu'il renonçât désormais à la contrebande, et qu'il tra-

vaillât de tout son pouvoir à réparer le mal qu'il avait fait. Il lui ordonna de partir sur-le-champ pour Valence, et lui donna une lettre pour le président du tribunal. Il écrivit en même temps à Paris, aux Fermiers-généraux, pour leur transmettre toutes ces circonstances. C'était d'après ces premières démarches que le délai du jugement avait été ordonné la veille du jour que mon malheureux fils devait être condamné.

« Cependant le métayer avait été entendu, et le décret aussitôt lancé contre Paul Roch et son camarade, qui, peu de temps après, avaient été arrêtés et conduits à Valence. Henri, en nous donnant ces détails, nous ajoutait que l'associé de Paul Roch avait déja fait l'aveu de son crime, qu'il n'avait, disait-il, commis qu'à l'instigation de ce scélérat. Cette dé-

claration avait eu lieu dans la confrontation des deux criminels avec mon fils et le métayer. C'était de ce dernier que Henri avait appris tout ce qui concernait M. de Felcourt. Tout le portait à croire que notre bienfaiteur était le même que celui à qui il devait le salut de ses jours; mais pour nous mettre plus à portée de nous en assurer, il nous indiquait son signalement, que le métayer lui avait donné. M. de Felcourt était un grand homme, âgé d'environ cinquante ans, la taille svelte, les cheveux blancs comme la neige, la plus belle figure, mais la plus mélancolique, ayant une de ces voix douces qui vont à l'ame, et, dès qu'on les entend, inspirent la confiance.

« A ce portrait, je reconnus mon cavalier, et je m'écriai : O mortel respectable! permets que ton image

qui est si bien gravée dans mon coeur, reçoive en cet instant un nouveau tribut de ma reconnaissance, en attendant que j'aille le déposer à tes pieds, avec mon Henri et toute sa famille.

« Enfin le jour de la justice arriva. Henri fut absous, rétabli dans son état, avec une indemnité de six mille livres, que doubla la générosité de la Ferme-générale; et les scélérats qui avaient tramé sa perte, ayant été convaincus d'autres crimes, subirent la peine qui leur était due.

« Le retour d'Henri dans son pays natal, fut un vrai triomphe. Nous avions été au-devant de lui jusqu'à Mirepoix. Ce fut là que pour la première fois nous serrâmes dans nos bras ce fils, cet époux si cher, dont les jours nous avaient causé tant d'alarmes. J'essayerais vainement de

vous peindre ses transports et les nôtres ; un seul mot vous en donnera une faible idée. Dans l'ivresse de notre joie, nous rendîmes grâces à la Providence de nos malheurs !

« Notre réunion s'était faite chez M. L***. Il voulut nous accompagner à Lavelanet. Cette complaisance procura à son cœur sensible un spectacle qu'il était digne d'apprécier, dans l'accueil que nous firent nos compatriotes. Si quelques sentimens d'honneur avaient marqué notre carrière, nous en reçûmes ce jour-là une bien douce récompense. Ces braves villageois vinrent au-devant de nous, à la distance d'une demi-lieue ; et après nous avoir accablés de leurs caresses et de leurs félicitations, ils nous conduisirent à notre modeste habitation, en nous souhaitant toute sorte de bonheur.

« Hélas ! après tant d'événemens heureux, un seul nous manquait pour mettre le comble à notre satisfaction. Toutes nos incertitudes étaient fixées sur M. de Felcourt. La déclaration du métayer nous eût suffi pour connaître que mon fils lui devait l'honneur et la vie ; mais il nous restait à acquérir la dernière conviction que son libérateur était le même qui était venu de si loin répandre, en personne, ses bienfaits sur sa famille : elle nous fut donnée par l'honnête entreposeur, qui ne put résister à nos instances. Il connaissait personnellement M. de Felcourt, et nous fit l'aveu que c'était lui en effet qui était venu à Mirepoix le jour que je l'avais rencontré entre cette ville et Bélestat.

« Cette assurance acquise, nous n'eûmes pas besoin de réfléchir longtemps

temps sur ce que nous avions à faire. Mon fils avait reçu à Mirepoix, les douze mille livres de la Ferme-générale. Nous en séparâmes deux cents louis que nous mîmes dans une bourse assez belle, qui appartenait à Louise (nous voulions garder éternellement celle qui nous venait de M. de Felcourt), et nous nous acheminâmes tous avec les six enfans, vers le Désert.

« Nous ignorions le genre de vie que menait M. de Felcourt. M. L*** nous avait dit, à la vérité, que de violens chagrins l'avaient engagé à se retirer dans le séjour qu'il habitait ; mais nous ne savions pas qu'il ne voyait absolument personne, et que sa bienfesance seule le déterminait quelquefois à sortir de sa retraite. Nous apprîmes cette cruelle vérité d'une manière bien affligeante pour des ames

remplies de ce qu'elles devaient à leur bienfaiteur. Il ne nous fut jamais possible de pénétrer jusqu'à lui. Nous ne fûmes pas plus heureux dans la prière que nous lui fîmes parvenir, de recevoir le remboursement des deux cents louis qu'il nous avait avancés si généreusement. Il nous fit répondre que s'il avait cherché à réparer le tort que nous avait fait son métayer, il n'avait satisfait qu'à son devoir ; qu'à l'égard des deux cents louis, il ne savait ce que nous voulions lui dire, mais que l'auteur de ce service ayant apparemment voulu demeurer inconnu, la somme nous appartenait, et qu'à sa place il regarderait comme une offense la proposition de la lui rendre.

« Nous n'osâmes pas insister davantage, et nous retournâmes à Lavelanet, le cœur navré d'une véritable douleur. Mais notre reconnais-

sance n'en fut point altérée, et depuis ce temps-là, elle n'a pas cessé d'être la même. C'est pour la satisfaire autant qu'il est en notre pouvoir, que nous ne manquons point, mon fils ou moi, de venir une fois la semaine sur ce rocher où vous m'avez trouvé. Là, privés de la douce jouissance de voir notre bienfaiteur, nous soulageons au moins notre ame. Nous contemplons les lieux qui le renferment, et nous appelons sur lui toutes les bénédictions du ciel. Nous avons fait le vœu de remplir ce devoir tant que nous existerons, ou jusqu'à ce que nous ayons obtenu le bonheur d'embrasser les genoux de M. de Felcourt, et d'y déposer, avec toute l'expression dont nous serons capables, l'hommage des sentimens dont nous serons pénétrés pour lui jusqu'à notre dernier soupir. »

CHAPITRE IX.

Le Manuscrit.

LORSQUE le vieux Pugens eut fini son récit, Adolphe et Cécile étaient dans le chemin qui les ramenait dans la vallée : la route opposée conduisait au village où Pugens avait laissé sa monture, et d'où il devait retourner à Lavelanet. M. et madame de Villefort avoient été touchés de l'histoire de ce vieillard : ils le lui témoignèrent de la manière la plus affectueuse ; et avant de s'en séparer, ils lui firent la promesse d'employer tous leurs efforts pour lui procurer la satisfaction qu'il desirait. Cette assurance parut lui faire un extrême plaisir, et il les quitta en

leur témoignant que cette faveur le rendrait le plus heureux des hommes.

Lorsqu'Adolphe et Cécile furent séparés de Pugens, ils délibérèrent s'ils parleraient ce-jour-là à leur oncle de la rencontre qu'ils venaient de faire ; ils jugèrent qu'ils ne le devaient pas, à cause du mystère qu'il leur avait fait de cette aventure. La résistance que M. de Felcourt avait opposée aux voeux de la famille Pugens, leur fit penser que ce serait un mauvais moyen pour réussir : il leur vint une autre idée qui leur parut, à tous égards, préférable, et que nous verrons en effet recevoir son entière exécution. Nous en rendrons compte dans la suite de cette histoire.

Nous devons actuellement offrir à nos lecteurs ce manuscrit qu'ils attendent sans doute avec impatience,

et que M. de Felcourt a promis de remettre à ses enfans adoptifs, à leur retour de la promenade.

Ils le tiennent entre leurs mains, cet ouvrage si desiré, cet écrit qui a tant coûté à la sensibilité de son auteur, et dans lequel nous le verrons nous raconter lui-même ses aventures, avec une candeur qui ne nous cachera pas plus ses fautes que ses bonnes actions, ses défauts que ses vertus.

Nous n'avons pas la prétention de présenter Felcourt comme un homme parfait : si, pour mériter ce titre, il eût suffi d'avoir l'ame aussi belle que la figure, ainsi que nous l'a dépeint le bon Pugens, il eût été le modèle de la perfection; mais Felcourt était homme, il avait ses défauts, et nous le verrons convenir avec franchise qu'il avait dans son

caractère un côté foible auquel il a dû presque tous ses malheurs.

C'est assez discourir sur ce sujet. Revenons à ce qui se passe dans l'esprit d'Adolphe et de Cécile en recevant le manuscrit de M. de Felcourt : leurs cœurs sont encore tout émus, tout pleins de l'histoire du vieux Pugens. Adolphe tourne et retourne dans ses mains le dépôt des secrets de son oncle. Quelque idée qu'il ait de la beauté de son ame, il doute qu'il renferme des événemens qui la peignent mieux que le trait sublime que le hasard lui a fait connaître. Il regarde Cécile : elle devine sa pensée, et lève les yeux au ciel pour lui faire entendre à quel point elle la partage. M. de Felcourt s'aperçoit de ce mouvement, et demande à ses enfans ce qui les occupe. Leur secret est prêt à leur échapper ; mais

que deviendront les intérêts de la reconnaissante famille, si, par une indiscrète précipitation, ils avaient le malheur de les compromettre?

« O mon oncle ! mon père ! s'écrie Adolphe, en prenant les mains de M. de Felcourt, pouvez-vous nous demander ce qui nous agite ? Lorsque nous recevons la marque la plus touchante de votre tendresse et de votre confiance, est-il possible que nous n'en soyons pas profondément affectés ? mais, nous vous en supplions, ne nous mettez pas aujourd'hui à une plus forte épreuve. Nous espérons vous donner la preuve de notre attachement et du desir que nous avons de votre bonheur : c'est dans votre cœur que nous puiserons nos ressources et que nous trouverons, malgré vous, si cela était

nécessaire, le moyen de vous rendre heureux. »

M. de Felcourt ne pouvait deviner ce que tout cela voulait dire, mais son indulgence mit un terme à ses questions ; il donna même aux deux jeunes gens une marque plus grande encore de sa complaisance. Leurs regards, malgré eux, se portaient sans cesse sur le manuscrit. Il se retira chez lui de très-bonne heure, et leur laissa la liberté, s'ils le desiraient, de commencer le soir même leur lecture.

CHAPITRE X.

Commencement du Manuscrit de M. de Felcourt.

(*N. B.* Le lecteur est prévenu que les titres des chapitres du manuscrit qu'on va lire, ne sont point de M. de Felcourt, et appartiennent à l'Éditeur, ainsi que ceux des chapitres du reste de l'ouvrage.)

JE perdis les auteurs de mes jours, avant d'être assez avancé en âge pour les connaître. Le Marquis de Felcourt mon père, qui ne survécut que peu de mois à ma mère, était très-riche : ses biens étaient situés en Languedoc, et, conformément à l'usage de cette province, j'héritai de la plus grande partie de sa fortune,

au préjudice d'une sœur plus âgée que moi seulement d'une année, qui fut l'unique compagne de mon enfance.

Privés si jeunes de nos parens, nous eûmes pour tuteur le Comte d'Andreuil, frère de ma mère : nous ne pouvions tomber en des mains plus sages. Ce bon parent ne borna pas ses soins à l'administration de nos biens ; notre éducation fut l'objet le plus particulier de sa sollicitude, qui s'étendit en général sur tout ce qui pouvait intéresser notre bonheur. Paris, où nos parens fesaient leur séjour ordinaire, et où nous continuâmes de demeurer avec mon oncle, lui offrait toutes les ressources de l'instruction et des talens. M. d'Andreuil n'en négligea aucune, mais sa sagesse s'attacha surtout à nous former le cœur et l'esprit:

C'est à elle que je dois peut-être la constance et la verité de l'attachement de ma sœur. La nature avait mis entre nous une opposition marquée de caractères. Amélie, bonne au fond, et affectueuse, était vive, entière, et par fois caustique : j'étais moins ardent, et j'avais plus de douceur. Ma sœur m'aimait beaucoup; mais une certaine disposition à dominer, la fesait souvent abuser de ma complaisance, et chercher à me plier à ses caprices.

Mon oncle s'aperçut de l'ascendant qu'elle prenait; il en craignit les suites et la fâcheuse influence qui pouvait en résulter sur le caractère d'Amélie. Il imagina, pour la réduire, de se servir de la tendresse même qu'elle avait pour moi; la privation de me voir devint sa pu-

nition, et notre réunion était sa récompense.

Ce moyen eut le plus grand succès; s'il ne changea pas absolument le caractère de ma soeur, il en affaiblit sensiblement les nuances, et transforma ses défauts en des qualités aimables. Une louable fermeté remplaça l'entêtement; à des réponses brusques et souvent trop dures, succédèrent des saillies originales et véritablement piquantes. Mais on ne saurait croire combien ces privations momentanées de me voir, ajoutèrent à la tendresse que me portait Amélie: elles étaient pour son coeur un vrai supplice; elle n'avait qu'un cri après son cher Armand, et il serait difficile de peindre ses transports, lorsqu'on le rendait enfin à ses prières et à ses larmes. Je ne crois pas m'être trompé, lorsque j'ai regardé cette

conduite de mon oncle comme une des causes les plus efficaces des sentimens que ma soeur m'a montrés en tant d'occasions, et qui ne se sont point démentis pendant le cours entier de notre vie.

Une autre attention du Comte d'Andreuil empêcha l'attachement de ma soeur d'éprouver la plus faible altération. A seize ans, les charmes d'Amélie étaient déja développés. Une physionomie remplie d'esprit et de vivacité, était embellie par les graces répandues sur sa personne. Le Marquis de Villefort, jeune homme de qualité, maître d'une grande fortune, venait souvent nous voir. Il ne put résister à l'amour que lui inspira ma soeur, et la demanda en mariage. Mille qualités rendaient le Marquis recommandable, et mon oncle qui n'espérait point établir Amélie si

jeune, s'empressa de la lui accorder.

Une maison agréable et brillante, un nombreux domestique et les plus beaux équipages donnèrent à ma sœur une idée avantageuse de sa nouvelle opulence, et prévinrent jusqu'à l'ombre de la jalousie qui aurait pu naître de l'inégalité de nos partages.

CHAPITRE XI.

Notre cœur est souvent une énigme pour nous-mêmes.

Mon début dans le monde n'eut pas moins d'éclat que celui de madame de Villefort. Mon oncle monta ma maison le jour même que j'entrai au service. Il ne laissa rien à desirer à ma vanité, et l'accueil que je reçus par-tout, fut également propre à la

satisfaire. De la jeunesse, de la naissance et une fortune considérable, étaient de grands avantages. Je fus caressé, fêté par tous les gens à la mode. On me prodigua les éloges les plus flatteurs ; tous cherchèrent à me plaire, et ce fut à qui s'empresserait de prévenir mes desirs.

Toutes ces avances ne me séduisirent point. Mon cœur était sensible et reconnaissant ; mais il ne dépendait pas de lui d'éprouver les sentimens qui devaient le captiver tôt ou tard, et qui, en amitié comme en amour, étaient destinés à le dominer d'une manière si impérieuse. Cependant, si je me défendis des prévenances des gens du monde, qui sont si souvent trompeuses, je n'eus pas pour cela sujet de m'enorgueillir. Ce n'était ni la prudence, ni la réflexion qui armaient ma défiance. Je suivais

ma propre impulsion, à laquelle il m'était impossible de résister. L'expérience ne m'a que trop convaincu que la raison n'était point appelée à diriger mes sentimens. Ceux-ci devaient naître d'une impression forte et soudaine. Il me fallait de l'abandon, de l'entraînement, et je ne devais recevoir d'autre avertissement que celui de la nature. Avec ces dispositions, il était vraisemblable que le hasard influerait plus que le mérite, sur le choix des objets de mon attachement.

Une sensibilité aussi singulière me fit trouver d'abord peu d'agrémens dans le monde. Mon oncle qui m'observait, remarqua le vide que je paraissais y éprouver. Il était loin d'en deviner le principe. Telle était la fatalité attachée à cette partie malheureuse de mon caractère; elle ne devait

se faire connaître qu'à l'époque où elle serait attaquée et développerait le germe de ma sensibilité. Le Comte d'Andreuil s'y trompa, et l'interpréta à mon avantage. Il me fit l'honneur de me croire au-dessus des objets que je paraissais dédaigner, et je n'en eus que plus de droits à son estime et à sa confiance.

J'étais loin d'avoir de moi-même l'opinion de mon oncle. Mais je me trompai comme lui sur le fond de mon caractère, jusqu'au temps qui devait me faire connaître si j'étais fait pour aimer. Jusque-là, je l'avoue, j'en avais presque douté. En vain je cherchais à me rassurer par ma tendresse pour madame de Villefort, et par ma reconnaissance de mes obligations au Comte d'Andreuil. Je ne trouvais point la preuve de ma sensibilité dans des affections qui étaient

comme nées avec moi, et que l'habitude me présentait comme fesant partie de moi-même. C'était au-delà de ce cercle que mon cœur la desirait, et que ne la découvrant point, il commençait à me persuader que j'étais différent des autres. Différent des autres! je l'étais sans doute; mais loin de l'être par la nullité que je me supposais, c'était précisément par l'excès contraire.

CHAPITRE XII.

L'Amitié.

L'AMITIÉ fut le premier sentiment qui triompha de mon indifférence. Elle dut sa naissance à une circonstance assez bizarre. Mon oncle était colonel d'un régiment de dragons.

Son attachement pour moi lui fit désirer de me placer dans son corps, et il parvint à m'y faire avoir une compagnie. Mais M. d'Andreuil fut privé de la satisfaction de m'y présenter lui-même. Une blessure cruelle reçue à la dernière campagne, et qui abrégea ses jours, l'obligea d'aller aux eaux de Barèges, et je partis avec le Chevalier de Biré, major du régiment qui était en garnison à Valenciennes.

L'absence de mon oncle ne nuisit point à l'accueil que je reçus de mes nouveaux camarades. M. d'Andreuil en était chéri et estimé. Je fus comblé par chacun d'eux, de marques d'amitié, et il me fut permis de croire à la sincérité de ces démonstrations.

Un seul officier ne partagea point cet empressement général, et sembla au contraire me fuir avec affectation.

Ce jeune homme se nommait le Vicomte de Montrosay ; il était plus âgé que moi d'environ quatre ans, et comme moi il était capitaine. Il était grand et fait à peindre ; il avait une figure séduisante, beaucoup d'esprit et d'enthousiasme, et s'énonçait avec une facilité prodigieuse. Il était né avec de la fortune ; mais à l'époque où nous nous trouvions, un procès sérieux venait de la compromettre, et il était menacé de la perdre toute entière.

Plus ce jeune homme était aimable, et plus je fus sensible à l'éloignement qu'il me témoignait. Sa première vue m'avait inspiré un intérêt jusqu'alors inconnu à mon cœur. Je ne le rencontrais pas sans un extrême plaisir ; je l'écoutais avec avidité, lorsque le hasard nous réunissait, malgré lui, au milieu de nos camarades ; et pré-

venu par une inclination semblable, je ne pouvais concevoir la cause de cette antipathie qu'il éprouvait, et qui était aussi peu méritée de ma part.

Je m'en expliquai avec le major, et je lui demandai s'il savait ce qui éloignait ainsi de moi le Vicomte de Montrosay. M. de Biré ne put s'empêcher de sourire de mes plaintes. « Montrosay, me répondit-il, est un brave garçon, est l'homme le plus aimable; et je le crois aussi honnête, aussi délicat qu'il est aimable et brave; mais avec ces qualités que tout le monde lui accorde, il est difficile d'être plus susceptible et d'avoir une plus mauvaise tête. »

M. de Biré me raconta que la conduite du Vicomte de Montrosay envers moi, provenait de son mécontentement contre mon oncle. M. d'An-

dreuil l'avait mis aux arrêts pour une étourderie commise par deux jeunes gens de sa compagnie, dont il n'avait point rendu compte. Ces arrêts n'avaient été que de vingt-quatre heures, et seulement pour l'exemple; mais Montresay n'en avait pas moins été mortifié. Il n'avait eu aucune connaissance de l'action des deux jeunes gens, et avait prétendu que c'était une injustice. Les gens raisonnables s'étaient en vain réunis pour lui faire des observations; il n'avait rien voulu entendre, et n'avait jamais pardonné à mon oncle cet acte de sévérité. Depuis ce temps-là, excepté pour ce que le service exigeait de lui, il avait cessé entièrement de le voir.

« M. de Montresay, dis-je à M. de Biré, se plaint d'une injustice, et il en commet une autre. Doit-il me rendre responsable des torts qu'il re-

proche à son colonel? J'ai entendu parler à mon oncle de cette affaire, et je me souviens qu'elle lui a laissé des regrets. J'ignore dans quels sentimens il est aujourd'hui; mais je connais son cœur, et pour me venger de l'injustice de M. de Montrosay, je le raccommoderai malgré lui avec M. d'Andreuil : nous verrons alors s'il s'obstinera toujours à fuir son neveu. »

M. de Biné ne me répondit rien; mais en me quittant, il se rendit chez Montrosay, qu'il instruisit de notre conversation. Le Vicomte en fut frappé; il pria le major de l'accompagner chez moi le lendemain matin, et lui demanda en grâce de ne pas me prévenir. J'étais assurément bien loin d'attendre cette visite, et je ne pus retenir mon premier mouvement de surprise, lorsque

que je le vis entrer chez moi avec le major.

« M. de Biré, me dit-il, monsieur, m'a fait part de vos intentions obligeantes. J'ignore ce qui peut me les avoir méritées. Je suis mauvais courtisan, et je n'agis jamais d'une manière contraire à ma pensée. J'ai à me plaindre de M. le Comte d'Andreuil, et j'éprouvais de la répugnance à me lier avec son neveu; mais un procédé honnête ne fut jamais perdu pour moi; le vôtre a été droit à mon ame, et je viens, monsieur, vous assurer de tous mes sentimens. »

Il y avait dans cette démarche une franchise et une noblesse qui me plurent; elles étaient d'accord avec l'inclination qui me parlait en faveur de ce jeune homme. « M. le Vicomte, lui dis-je en lui tendant la main, il ne

m'appartient pas de juger votre différent avec mon oncle. Je me bornerai à vous dire que, sans être encore au régiment, j'en ai eu connaissance. J'ai su de M. d'Andreuil lui-même, combien il avait souffert du sacrifice qu'il avait dû à l'exemple ; mais ses sentimens pour vous n'en ont point été altérés, et il a été sincèrement touché de votre refroidissement. J'accepte votre amitié avec reconnaissance, et je vous offre la mienne en retour. J'espère que l'avenir et un plus grand usage l'un de l'autre, resserront nos liens, et qu'ils justifieront le penchant secret qui m'entraînait vers vous, avant la démarche franche et loyale qui vous obtient cet aveu et mon estime. »

Le Vicomte de Montrosay parut très-satisfait de ma réponse. Je l'invitai à dîner avec le major. Il accepta,

et le soir nous étions déja si liés, qu'il consentit de venir avec moi, le lendemain, à une fête à laquelle j'étais invité à trois lieues de Valenciennes.

Notre attachement depuis ne cessa de s'accroître. Nous ne passions pas un seul jour sans nous voir, et nous fréquentions les mêmes sociétés. La confiance la plus entière suivit bientôt cette intimité, et tout devint commun entre nous, secrets, chagrins, plaisirs, et jusqu'à la fortune.

Je retournai passer l'hiver à Paris, et le Vicomte m'y accompagna. Mon premier soin en arrivant dans cette ville, où je trouvai mon oncle de retour, fut de réconcilier Montrosay avec lui. L'un et l'autre s'y prêtèrent sans répugnance; Montrosay par égard pour moi, mon oncle par indulgence. M. d'Andreuil avait, comme moi, un faible pour ce jeune homme.

Il vit notre liaison avec plaisir. Il n'en fut pas de même de ma sœur. Le Vicomte lui déplut au premier coup-d'œil, et jamais il ne fut possible de la faire revenir de cette impression : elle la dissimula pourtant, craignant de me faire de la peine ; elle fit même honnêteté à Montrosay, et força sa répugnance jusqu'à lui ouvrir sa maison comme à mon meilleur ami ; mais cet acte de complaisance fut un véritable sacrifice qu'elle fit à la tendresse fraternelle. Je m'en aperçus, à la réserve et à la froideur que souvent, malgré ses efforts, elle témoignait au Vicomte. Je lui en fis des reproches, qu'elle prit sur le ton de la plaisanterie.

« Écoute, mon bon frère, me dit-elle, tu ne dois pas me savoir mauvais gré de ne pas avoir le même attachement que toi pour ton cher

Vicomte. Tu vois bien qu'il y aurait rivalité entre nous, et si je m'en mêlais, je ne sais pas trop lequel de nous deux obtiendrait la préférence. Aime donc toujours, j'y consens, M. de Montrosay de tout ton cœur. Tu ne peux pas te plaindre de la manière dont il est accueilli chez moi. Je continuerai de l'y recevoir avec le même plaisir, tant qu'il te paraîtra aimable; mais laisse-moi, je t'en prie, ma paisible indifférence. »

Ce persifflage me déplut; j'en pris de l'humeur. J'avais promis à madame de Villefort de demeurer ce jour-là avec elle, et je m'en retournai chez moi. Le lendemain matin, j'en reçus le billet suivant, qui nous raccommoda.

« Dans le temps de notre enfance, « mon cher Armand, on me privait « du plaisir de te voir, quand j'avais

« fait quelque sottise. Tu sais com-
« bien ce châtiment m'était sensible.
« Il paraît que tu veux me punir au-
« jourd'hui de la même manière. Si
« c'est là ton moyen de me faire ai-
« mer ton ami Montrosay, je te pré-
« viens qu'il ne réussira pas. Je veux
« être plus généreuse que toi. J'ai
« ma loge aux Français; si les insé-
« parables n'ont pris aucun engage-
« ment, je les attends, et nous irons
« ensemble à la comédie.

« Sans rancune contre personne,

« AMÉLIE. »

Je n'eus pas de long-temps avec ma sœur, d'autre explication sur le chapitre de Montrosay. Ses manières avec lui ne furent cependant pas beaucoup plus affectueuses. Elle était trop franche pour se contraindre à ce

point. Mais elle cachait l'antipathie qui la maîtrisait, sous le voile de sa gaîté naturelle. Montrosay, de son côté, ne se plaignit point à moi de son peu de progrès dans l'esprit de la Marquise. Son amour-propre eût souffert de cet aveu. Il était trop bien reçu par toutes les femmes, pour convenir qu'il en existât une capable de résister à ses moyens de plaire. Mais ce qui m'étonna toujours, c'est que ne pouvant douter de la prévention de la Marquise, il ne se piquât point au jeu, et ne travaillât pas à la séduire. Cette entreprise eût été conforme à son caractère; mais bien au contraire, il la redoutait, et je ne l'ai jamais vu timide qu'avec elle.

CHAPITRE XIII.

Le Procès.

J'AI parlé du procès qui compromettait la fortune du Vicomte de Montrosay. Cette affaire grave avait été souvent le sujet de nos entretiens. Le Vicomte la traitait assez légérement : elle était relative à une substitution faite en faveur de son père, qui avait déja obtenu deux jugemens favorables ; mais le dernier avait été cassé par un arrêt du conseil, et l'affaire renvoyée au parlement de Paris. Plusieurs titres essentiels avaient manqué jusqu'alors à la partie adverse. C'était à l'absence de ces pièces que celle-ci avait dû la perte

de son procès aux deux premiers tribunaux : elle ne se pressa point cette dernière fois ; elle se contenta de faire des actes conservatoires, que l'on renouvela avec soin aux époques nécessaires.

Il s'était écoulé ainsi un temps considérable, et Montrosay croyait l'affaire entièrement terminée, lorsque son adversaire se présenta de nouveau, muni de ses titres et avec des intentions très-alarmantes.

Le Vicomte n'en prit pas pour cela plus d'inquiétude. « Mon avocat, me dit-il, connaît à fond cette affaire, et la regarde comme imperdable. C'est lui qui l'a déjà fait valoir en première et seconde instances. Un simple vice de forme a donné lieu à l'arrêt du conseil, mais le fond est demeuré le même, et je suis assuré de remporter au parlement de Paris la même vic-

toire qu'aux deux autres tribunaux. »

Le Vicomte était si fort dans cette persuasion, que, le jour du jugement étant arrivé, il voulut aller au Palais, et m'engagea à l'y accompagner. Nous étions chez ma sœur, lorsqu'il me fit cette proposition : j'admirai le bon cœur de madame de Villefort dans cette circonstance ; sa prévention contre Montrosay n'était pas douteuse, elle ne l'empêcha cependant pas de frémir, en songeant au danger qu'il courait en voulant assister à son jugement ; elle combattit son projet avec la plus grande chaleur.

« Votre présence, lui dit-elle, est très-inutile à la faveur de votre cause : elle peut au contraire nuire au sang-froid de votre défenseur, et lui dérober une partie de cette attention à laquelle, pour la moindre circons-

tance, tient quelquefois le gain de l'affaire la plus importante. »

Ces représentations furent inutiles; Montrosay, pour la première fois, osa tenir tête à la Marquise; il la plaisanta même sur ses craintes. « C'est avec regret, lui répondit-il, que je ne cède point aux conseils que me donne l'intérêt le plus aimable; mais je ne dois pas oublier que ma docilité à les suivre, ferait peu d'honneur à ma fermeté et à mon courage. Les Grâces sont timides, elles s'alarment aisément; mais un homme doit avoir plus de force et de courage....... »

« Laissons cela, interrompit ma soeur du ton de l'impatience, je vous répondrai, M. le Vicomte, lorsque vous aurez gagné votre procès. »

Montrosay persista dans l'invitation qu'il m'avait faite, et nous nous

rendîmes ensemble au Palais. L'affaire venait de s'entamer, lorsque nous arrivâmes; son avocat parlait. Le Vicomte m'avait beaucoup vanté ses talens; je n'en fus point content. Son plaidoyer fut faible, obscur, verbeux et nullement concluant. Quelle différence avec l'orateur qui plaidait pour la partie adverse! c'était le célèbre Gerbier qui, depuis, se fit une réputation si brillante. Il n'eut pas parlé cinq minutes que je tremblai pour Montrosay: son discours fut net, concis, fort de raisonnement, et soutenu par la plus mâle éloquence. Je ne tardai pas à m'apercevoir que l'impression que j'éprouvais, était générale. On lisait la conviction sur le visage des juges et de tout ce qui composait l'auditoire. Le Vicomte lui-même, que je regardai, paraissait en recevoir l'in-

fluence ; sa physionomie annonçait qu'il prévoyait son sort. Ce n'était plus cet air fier et conquérant qu'il avait en me précédant dans la salle. Ses yeux étaient baissés, et sa contenance abattue : on voyait qu'il craignait d'envisager l'orateur qui, par chacune de ses paroles, jetait l'épouvante dans son ame. Enfin, le moment fatal arriva, et comme tout le monde l'avait jugé d'avance, le Parlement condamna le Vicomte de Montrosay avec dépens, dommages et intérêts. Je l'observais attentivement ; je le vis pâlir, et pour prévenir un acte de faiblesse, je n'eus que le temps de l'obliger de sortir précipitamment. Nous montâmes dans sa voiture, et je donnai ordre qu'on nous ramenât chez moi.

Je me gardai bien, dans le premier moment, de tourmenter l'in-

fortuné : il était accablé sous le poids de ce terrible revers, et son cœur était si serré, qu'à peine pouvait-il respirer. Je jugeai qu'il fallait le laisser quelque temps à lui-même. Il s'était jeté, en entrant, dans une bergère, et s'était caché le visage avec ses deux mains : il demeura longtemps dans cette attitude. Je le vis à la fin qui commençait à s'agiter : il changea de position, et laissant retomber ses mains, sa tête se pencha, et ses regards se fixèrent vers la terre. Insensiblement, après avoir poussé quelques soupirs, il leva les yeux vers le ciel; il se retourna ensuite de mon côté, et me regarda. J'étais assis auprès de lui, et je m'aperçus que quelques pleurs commençaient à paraître. Tout-à-coup la bonde éclata, et il se jeta dans mes bras, en versant un torrent de larmes.

« C'était l'instant favorable : il pouvait m'entendre. « Pourquoi, mon ami, lui dis-je, céder ainsi à ton désespoir? Le coup qui vient de te frapper, est rude sans doute; mais as-tu oublié qu'il te reste un ami? le tendre attachement qui nous unit, n'est-il plus présent à ta mémoire? cesse de te livrer à des regrets dont l'excès serait peu digne de l'un et de l'autre. Que résultera-t-il de la perte de ton procès? que tu seras moins riche? voilà tout. Mais n'as-tu pas des ressources?...... »

« Des ressources! répéta-t-il en m'interrompant, des ressources! Et quelles ressources me reste-t-il? Ne sais-tu pas que je perds tout, tout, tout? »

— Non, Montrosay, tu ne perds pas tout; car tu as encore ton ami.

— Moi ? que je te sois à charge, que j'abuse de ta générosité ?

— Montrosay, repris-je avec tranquillité, je pourrais me plaindre de l'expression dont tu viens de te servir. Ce que l'on fait avec plaisir n'est jamais à charge ; et je suis sûr que tu le sentirais, si nous pouvions changer de situation. Mais, écoute-moi, je suis très-riche. La coutume de ma province, au préjudice de ma sœur, a fait tomber entre mes mains la plus grande partie des biens de ma famille. Un établissement immense a heureusement dédommagé Amélie, et ne lui a pas laissé le temps de s'apercevoir de cette injustice ; mais au lieu d'une sœur, je pouvais avoir un frère, et il est vraisemblable que les mêmes ressources n'eussent pas existé pour lui. Crois-tu qu'alors j'eusse consenti à jouir seul de ma

richesses ? Tu juges plus favorablement ton ami. Eh bien, supposons que tu sois ce frère....

— Grand dieu ! que dis-tu, Felcourt ? ta générosité t'aveugle. Quelle différence !

— Non ; moi je n'en vois pas. L'un serait mon frère par les lois de la nature ; toi, tu le seras par le choix de mon cœur : l'un vaut bien l'autre.

Montrosay se leva à ces paroles ; il me regarda tout étonné. Mon air calme et affectueux lui prouvait la sincérité de ma proposition ; il avait cependant de la peine à y croire : elle le pénétrait malgré lui, et il était retenu par l'idée des obligations qu'il allait contracter. J'avais eu le temps de le connaître. Je devinai le combat qui se passait en lui, et j'eus pitié de sa faiblesse. Je résolus de la ménager, et néanmoins de le forcer à accepter

les offres que lui faisait mon amitié.

« Montrosay, lui dis-je en reprenant le premier la parole, je lis au fond de ton cœur; il me juge mal. Tu crains que je ne profite de l'avantage qu'un service, regardé par toi comme important, me donnerait sur ta personne. Tu es dans l'erreur, mon ami, et je veux t'en convaincre. Il me vient une idée qui nous accordera tous deux.

« Tu me refuserais, si je t'offrais une partie de ma fortune. Je ne te presserai point de la recevoir; mais il est possible qu'un événement imprévu rétablisse tes affaires. Tu es jeune, et l'avenir peut te ménager des chances heureuses. Viens les attendre chez moi; nous demeurerons ensemble. Tu occuperas cet appartement voisin du mien, et qui te donnera la liberté d'y entrer, toutes les

fois, que tu le jugeras convenable. Prends cette clé, c'est celle de mon secrétaire; j'en ai une double. Je t'ordonne de l'ouvrir sans scrupule, et d'y prendre toutes les sommes qui te seront nécessaires. Je te défends de m'en rendre le moindre compte. Tu en feras toi-même la note, que tu garderas; et si tu es jamais en état de me les rembourser, tu m'en fourniras la preuve; je te donne ma parole d'honneur de les recevoir.

« Quel homme es-tu? s'écria Montrosay.... Donne. » Il prit la clé, me serra la main, et sortit.

Son empressement à exécuter ce que je venais de lui prescrire, me prouva que j'étais parvenu à trouver la manière de l'obliger qui pouvait lui plaire. Dès le soir, le transport de ses effets fut ordonné, et il vint

prendre possession de son appartement. J'en ressentis une vive satisfaction, mais je ne la lui témoignai point. Nous passâmes la soirée tête à tête, comme cela nous arrivait de temps en temps, et après le souper, je le conduisis à sa chambre, comme s'il y eût demeuré toujours. Le lendemain matin, il vint lui-même me faire sa visite. Je le reçus comme s'il était venu de chez lui, et nous déjeunâmes tranquillement ensemble, sans parler du procès ni de tout ce qui s'était passé entre nous la veille.



CHAPITRE XIV.

La fierté mal entendue.

Beaucoup de gens ont accusé d'exagération (1) les idées de l'il-

(1) L'Éditeur de ces Mémoires ne croit pas que l'intention de M. de Felcourt, en donnant son opinion sur les Maximes de la Rochefoucault, ait été de combattre celle des chefs de notre littérature moderne. Ils se sont tous accordés pour reprocher à ce célèbre moraliste, d'avoir fait servir de base à son livre, une seule et même idée. Il regarde, ainsi qu'il est dit ci-dessus, l'orgueil comme le mobile de toutes les actions humaines, et de ce principe découlent toutes ses pensées. Ce n'est point ici le lieu de discuter le plus ou moins de

lustre auteur des *Maximes*, sur la reconnaissance. On lui a reproché d'être désespérant pour l'humanité. Suivant lui, s'est-on écrié, il ne faudrait rendre service à personne; car, où serait le bonheur que l'on trouve à obliger, si l'on ne devait jamais rencontrer que des ingrats?

La Rochefoucault a vu l'homme tel qu'il était. Son livre, ainsi que l'a

---

fondement de cette proposition; on observera seulement que malheureusement elle est souvent justifiée dans la société, surtout dans la circonstance que présente M. de Felcourt. Il n'en a pas fallu davantage à un homme du monde, pour exprimer ses pensées comme il les éprouvait; et il n'a pas dû croire qu'on lui demanderait cette rigoureuse exactitude que l'on exige, avec raison, de l'auteur d'un Traité de Morale.

dit l'ingénieux La Fontaine, est le canal de l'onde pure, où, malgré tous les regrets de l'amour-propre, l'on est forcé de se reconnaître. Ce n'est donc point à la Rochefoucault, c'est au genre-humain lui-même qu'il faut s'en prendre, si la reconnaissance est une vertu si rare. Mais ne perdons pas de vue une autre réflexion. Celui qui craint l'ingratitude, est-il lui-même sans reproche? Nous avons souvent la preuve du contraire; et, comme nous l'a dit le même philosophe, il existe un principe trop ordinaire des sujets de plainte qui s'élèvent entre l'auteur du bienfait et celui qui le reçoit; c'est l'orgueil. Le premier, fier des droits que lui donne le plus faible service, l'exagère à ses propres yeux, et le fait trop valoir envers son obligé. Le second, pour se soustraire à l'humiliation, diminue

tant qu'il peut le prix du bienfait qu'il a reçu ; il redoute ses obligations, il essaie même de s'en affranchir.

Je n'examinerai pas jusqu'à quel point j'ai payé le tribut de ma faiblesse à l'humanité, lorsque je recueillis Montrosay chez moi, après la perte de son procès. Mon amitié, si extraordinaire pour ce jeune homme, pourrait m'autoriser à penser que j'ai moins connu les jouissances de l'orgueil que le bonheur d'adoucir son infortune. Quoi qu'il en soit, je puis au moins répondre que je cherchai tous les moyens d'alléger le fardeau de sa reconnaissance, et il m'est permis de dire que j'en fus mal récompensé.

Montrosay, soit qu'il suivît tout uniment l'impulsion de son caractère, soit qu'en effet sa conduite fût dirigée

gée par le faux calcul que lui suggéra son amour-propre, se servit contre moi des armes que lui fournit ma délicatesse. Sa plus grande crainte était de paraître dans ma dépendance. Il ne se contenta pas de la secouer de tout son pouvoir; il chercha à me mettre dans la sienne. En peu de jours il prit un tel ascendant dans ma maison, qu'il était plus maître chez moi que moi-même. Il commandait à mes domestiques avec hauteur, fesait froide mine à ceux des gens de ma société qui lui déplaisaient, et ne souffrait aucune contradiction; enfin il lui arriva de brusquer jusqu'à son ami, son bienfaiteur, et il me donna ce désagrément chez moi, en pleine table, devant trois personnes, dont une y était reçue ce jour-là pour la première fois. Cette dernière était

le Comte de Bazoncourt, parent de mon beau-frère.

Ce qu'il y eut de plus singulier, fut la réparation qu'il me fit devant les témoins de cette pénible scène. Une malheureuse différence d'opinions y avait donné lieu. Montrosay, avec beaucoup d'esprit, avait le jugement faux ; on a déja été à portée de s'en convaincre. Il se fiait à la facilité avec laquelle il maniait la parole, et il lui était égal de soutenir une bonne ou mauvaise thèse, pourvu qu'il fermât la bouche à son adversaire.

Mon malheur voulut que, sans intention de lui faire de la peine, un très-simple raisonnement que je lui fis, le laissât sans réplique à son tour. Il n'était pas accoutumé à cette mortification ; il ne put la digérer, et me tint un propos si dur, que la larme m'en vint à l'œil. Je ne lui répondis

point; je me levai de table, et je passai dans ma chambre. Son tort était si évident, qu'il ne put se le dissimuler; mais cela ne suffisait pas: il était de nature à être réparé; il le sentit, et prit son parti sur-le-champ.

« Messieurs, dit-il à nos convives, j'ai affligé mon ami, je l'ai blessé, peut-être : mon cœur ne peut supporter le remords qu'il en éprouve. Suivez-moi, je vous prie : vous avez été témoin de l'offense, vous le serez de ma juste et prompte réparation. »

Ces messieurs gardèrent un profond silence; mais ils lui firent signe qu'ils étaient disposés à le suivre.

« Felcourt, me dit-il, en entrant avec eux dans mon appartement, je paraîtrais méprisable dans notre situation respective, si j'étais auprès de toi comme un parasite qui fait

bassement sa cour, et qui, pour conserver ta faveur, serait prêt à tous les sacrifices. Je ne rougis point de ce que je dois à ta générosité, et je mets le plus grand prix à ses bienfaits; mais c'est précisément pour m'en rendre plus digne, que je ne dois jamais être au-dessous de mon caractère. Je ne crois pas en descendre en convenant que je viens d'avoir un tort grave avec toi, et je te prie de me le pardonner. »

Il prononça ce peu de mots avec dignité, et il y mit un ton de sensibilité qui annonçait la sincérité de son repentir. Je n'en demandai pas davantage; je l'embrassai, je fis quelques excuses à ces messieurs, et nous retournâmes dans la salle où nous nous empressâmes tous de mettre cette aventure dans l'oubli.

Cependant elle avait fait une forte

impression sur le Comte de Bazoncourt. Il était très-lié avec madame de Villefort. Elle l'avait entretenu plus d'une fois du chagrin que lui donnait ma liaison avec Montrosay ; elle l'avait aussi informé de la singularité de sa conduite depuis que nous demeurions ensemble. Le Comte de Bazoncourt, déja intéressé par ces renseignemens, fut si vivement affecté du procédé dont il venait d'être témoin, qu'il ne put résister à son indignation, et il raconta, sous le secret, toute cette scène à ma sœur. Elle en fut outrée, et versa des larmes amères. Sa tendresse ne supporta point l'idée que l'homme que je comblais de mes bienfaits, fît mon malheur. Elle m'avoua depuis, que, sans la crainte de compromettre M. de Bazoncourt, elle serait venue chez moi aussitôt, et m'aurait déclaré

qu'il n'y avait pas de milieu, qu'il fallait me séparer du Vicomte, ou me brouiller avec elle à jamais.

Je n'avais pas besoin de ma sœur pour faire des réflexions sur la conduite de Montrosay. Elles avaient même précédé l'événement que je viens de rapporter. Mais le même principe qui m'avait engagé à le recevoir, me donnait le courage de supporter ses hauteurs. Un mot m'eût suffi pour le remettre à sa place, et je n'étais pas assez pusillanime pour n'avoir pas la force de le lui dire. Mais quelles en eussent été les conséquences! J'aimais le Vicomte, je l'aimais pour sa personne; je l'aimais aussi, peut-être, dans le bien que je lui fesais. On est attaché à son ouvrage, et ce mot terrible eût tout détruit. Montrosay disait vrai, lorsqu'il attribuait ses procédés à la crainte de

paraître vil; seulement il se trompait sur le principe de cette crainte. Elle était, chez lui, la suite d'un orgueil mal entendu, et non l'effet d'une noble fierté; mais le résultat eût été le même. Le mot fatal, si je l'eusse prononcé, le fesait fuir à cent lieues. Je comblais son malheur, et je le déshonorais aux yeux de tout l'univers.

Les vœux de madame de Villefort furent enfin exaucés, sans qu'il m'en coûtât aucun sacrifice. Peu de temps après cette aventure, et environ dix-huit mois après le procès de Montrosay, un événement imprévu rétablit sa fortune, et me rendit le repos et la liberté. Un parent que le Vicomte avait aux îles, mourut sans enfans, et lui laissa deux habitations d'un revenu immense. Il redevint beaucoup plus riche qu'avant son malheur.

Une circonstance troubla la satis-

faction que lui donnait ce superbe héritage. Le soin de le recueillir l'obligea d'aller en Amérique. Cet incident me prouva à quel point j'étais attaché à Montrosay. Il m'affligea vivement. J'avais déja perdu de vue tous ses torts. Il continua de demeurer dans ma maison pendant les trois mois qu'il passa encore en France, et la différence de sa conduite acheva de lui faire recouvrer mon estime. Les faveurs de la fortune l'avaient entièrement rendu à son premier caractère, et je lui découvrais même des qualités nouvelles. Au lieu de cet homme plein de hauteur, que la chose la plus légère aigrissait, et qui se prêtait difficilement à ce que desiraient les autres, il était devenu doux, gai, aimable et complaisant. Tout le monde admira ce changement, et lui en sut gré. Madame de Villefort fut

la seule qui persista dans son opinion. « Cet homme, disait-elle, n'est qu'un fanfaron de vertu. Il est, par esprit de contradiction, ce que les autres pourroient être par grandeur d'ame. Il craignait l'humiliation dans l'adversité, voilà pourquoi il était insolent. Il ne la redoute plus dans la prospérité, voilà pourquoi il fait le modeste. L'homme véritablement homme, est toujours le même, et ce ne sont pas quelques écus de plus ou de moins qui doivent changer son caractère. »

CHAPITRE XV.

L'Amour.

Le vicomte de Montrosay ne fut pas plutôt parti pour l'Amérique, que l'on me parla de mariage. Ce parti, que mon inclination éloignait, était l'objet de tous les voeux de mon onclé. Il était demeuré célibataire. Sa mauvaise santé lui avait fait quitter le service, et après m'avoir mis en possession de mes biens à l'époque de ma majorité, il s'était retiré en Languedoc, dans son château des Corbières, où il achevait sa vie douloureuse et languissante. Son état ne lui fesait point perdre de vue un neveu qu'il aimait. Il rappelait dans toutes ses lettres, le sujet qu'il avait tant à coeur,

et exhortait ma sœur à le seconder de tous ses efforts. Un événement qui m'était personnel, l'engagea, plus que jamais, à renouveler ses instances. Mon peu d'ancienneté dans le service m'avait empêché de lui succéder dans son régiment, lorsqu'il avait pris sa retraite. Mais quelque temps après, j'obtins en dédommagement une place d'officier-hausse-col dans la maison du roi. Cette place militaire était agréable par la nature de son service. Le grade de colonel y était attaché, et elle me permettait, avec ma fortune, de prétendre aux alliances les plus illustres.

Madame de Villefort était entrée faiblement dans les vues du Comte d'Andreuil, pendant que Montrosay demeurait chez moi. Mais elle changea de façon de penser aussitôt qu'il fut éloigné; elle me pressa à son tour de

contracter les nœuds que desirait ma famille, et me proposa plusieurs partis, dont deux réunissaient de très-grands avantages. Je les refusai tous. L'idée du mariage m'effrayait. Sans en faire l'aveu aux autres, je craignais les inconvéniens attachés à mon caractère dont j'avais fait l'expérience avec Montrosay. Je connaissais ma disposition à sacrifier mon bonheur à celui de l'être quelconque avec qui je serais destiné à vivre. Beaucoup de gens ont taxé de faiblesse cette manière de me conduire, et je n'ai été condamné, à cet égard, par personne, avec plus de sévérité que par madame de Villefort. Je n'entreprendrai point mon apologie pour ce qui regarde le reste de ma vie, je ne me défendrai que relativement au Vicomte. Je suis descendu dans le fond de mon cœur pour me juger, et il m'a semblé que

ma constance et ma patience méritaient un autre nom. Je m'étais sacrifié à la crainte d'accabler un homme déja si malheureux, et je regardais comme au-dessous de moi, d'approfondir si la conviction que Montrosay avait de ma générosité, était pour lui une raison d'en abuser. Ah! je ne puis me refuser de le dire, si je n'avais pas craint de me juger trop favorablement, j'aurais trouvé dans cette abnégation de moi-même, une espèce de vertu. . . . .

Le hasard obtint ce que mes parens avaient sollicité de moi si inutilement. Ma résolution devait être l'ouvrage du second sentiment dont mon cœur n'avait point encore subi l'épreuve. Le même sort m'attendait en amour qu'en amitié. Si la réflexion avait eu si peu d'influence sur le choix que j'avais dû à ce dernier sentiment, il

était assez vraisemblable que je ne résisterais pas davantage à la voix impérative de l'autre. Je n'échappai pas à ma destinée, et je pris la passion la plus vive pour une jeune personne de vingt ans, dont je fis la rencontre à un bal que donnèrent M. et madame de Bazoncourt.

Mademoiselle Julie-Ernestine d'Ersan, orpheline, comme moi, dès l'enfance, était de la plus grande beauté. Elle appartenait à une famille distinguée, mais peu favorisée des dons de la fortune. Son éducation avait été soignée malgré cette circonstance. Madame de Villemonde, sa tante, qui avait fait un très-grand mariage, l'avait prise chez elle; elle l'avait fait élever avec sa fille; elles avaient eu les mêmes maîtres, et quoique celle-ci, plus âgée de deux ans que sa cousine, eût été mariée à

seize, au Comte de Chénevières, la tante de Julie, qui regardait son éducation comme devant un jour être très-utile à son établissement, lui avait continué les mêmes soins après le mariage de sa fille.

On ne pouvait pas en avoir mieux profité. Julie était remplie de graces et de talens, et lorsque je la vis pour la première fois, elle était déja connue dans le monde depuis long-temps, et citée comme une personne charmante. Mais elle avait perdu malheureusement sa protectrice, et cet événement, qui l'avait privée des avantages que madame de Villemonde devait lui assurer à l'époque de son mariage, lui avait causé un tort bien plus funeste. Cette dame possédait les qualités les plus éminentes; son esprit était aussi éclairé que son ame était droite et pure. Elle aimait tendre-

ment sa nièce, mais elle ne s'était point aveuglée sur ses défauts. Le plus grand de tous était un manque absolu de tenue dans le caractère, qui était d'autant plus dangereux que les nouvelles impressions qu'elle éprouvait, quoique peu durables, n'en étaient que plus vives, et la mettaient à la merci des personnes et des circonstances. Madame de Villemonde, en fesant cette observation, avait cherché le remède au mal qu'elle avait aperçu ; et elle n'en avait point connu d'autre que de faire ses efforts pour garder auprès d'elle sa nièce, en la mariant. Elle comptait que son ascendant sur elle la garantirait des dangers qu'elle redoutait. La mort la prévint dans cette intention maternelle, et j'ai sû par un de ses amis, qui avait toute sa confiance, que ses inquiétudes sur le sort de Julie l'avaient

accompagnée jusqu'à son dernier soupir.

Madame de Chénevières devint veuve peu de temps après la mort de sa mère, et mademoiselle d'Ersan vint demeurer avec elle. Cette jeune femme, dont nous aurons occasion de parler beaucoup par la suite, n'était pas moins aimable que sa cousine. Sans avoir, au premier aspect, le même éclat, elle avait une de ces physionomies qui s'embellissent par l'expression des sentimens qui savent s'y peindre. Le même charme était répandu sur toute sa personne. Sa taille, qui était aussi belle que celle de Julie, avait encore plus de graces. Elle était environnée d'une sorte d'attrait et de volupté, auxquels il était difficile de résister. Madame de Chénevières avait, d'ailleurs, un esprit bien supérieur à celui de mademoi-

selle d'Ersan, et elle connaissait ses avantages. Personne ne lisait avec plus de pénétration dans le cœur humain, n'en saisissait les faibles avec plus de promptitude, et ne les ménageait avec plus d'adresse. Personne n'avait l'art de montrer plus de désintéressement, et ne parvenait plus sûrement à obtenir une entière confiance. Nous verrons l'usage qu'elle fit de tant de dons qu'elle avait reçus de la nature.

J'étais venu, avec ma sœur, à l'hôtel de Bazoncourt. Elle avait eu ses vues en me priant de l'y accompagner. Madame de Bazoncourt était dans son secret ; il s'agissait d'un nouveau projet de mariage. Je devais voir à ce bal une riche héritière d'une grande beauté, qui était parente de M. de Villefort et des maîtres de la maison. Ma sœur espérait que cette jeune per-

sonne triompherait de mon indifférence. Mais elle aurait craint de m'inspirer de la défiance ; elle se garda de me prévenir. Elle préféra de laisser tout l'honneur de la victoire aux charmes de sa cousine.

L'admiration que je ne pus refuser à la beauté de cette demoiselle, donna d'abord quelques espérances à madame de Villefort, et elles s'accrurent encore par ma facilité à céder à la demande qu'elle me fit, de prier sa jeune parente pour la première contredanse ; mais elles ne tardèrent pas à s'évanouir.

Lorsque je m'avançai pour prendre place avec ma danseuse, le cavalier qui devait figurer vis-à-vis de moi, n'était point arrivé avec la sienne. On l'appelait inutilement de tous les côtés, et déja l'on s'occupait de le remplacer, quand il accourut de la

pièce voisine, avec la personne qu'il avait engagée. C'était mademoiselle d'Ersan; son apparition fut pour moi comme un enchantement. Je ne songeai plus à ma danseuse. Le nouvel objet que j'avais devant les yeux, ravit à la fois mon cœur et mes sens. Je ne pouvais me lasser de regarder ce teint de lys et de roses, ces beaux yeux bleus couronnés par des sourcils noirs, dont l'arc si régulier semblait plutôt l'ouvrage de l'art que celui de la nature; cette bouche fraîche et riante, ornée des plus belles dents du monde; ces cheveux blond cendré, qui tombaient par grosses boucles sur une gorge dont la blancheur était éblouissante; enfin, cette belle taille dont les mouvemens nobles et aisés recevaient une nouvelle grace de la légéreté et de l'agrément de sa danse.

L'enthousiasme qui venait de s'emparer de moi, se peignait trop sur ma physionomie et dans tous mes mouvemens, pour échapper aux regards de madame de Villefort. Intéressée au succès de sa protégée, elle remarqua avec dépit la sensation que m'avait faite mademoiselle d'Ersan. M. de Villefort, qui était auprès de sa femme, en fut également frappé. Ils jugèrent tout de suite, l'un et l'autre, qu'elle prendrait le caractère d'une passion sérieuse. . . . . .

Jusque-là, ils m'avaient vu peu empressé avec les femmes. Ma galanterie envers elles, se réduisait à la simple honnêteté. Ma figure s'animait faiblement à leur aspect, et si j'avais donné à quelques-unes une attention ou une préférence, les circonstances, plus que mon inclination, les avaient décidées. Montrosay n'a-

yait pas connu plus que moi le véritable amour ; mais il avait reçu de la nature un tempérament très-ardent ; il aimait, en général, toutes les femmes, sans être épris d'aucune, et ses amours prétendues, se succédaient avec une extrême rapidité. Dans une de ces passades, il y eut une amie qui me fit des agaceries auxquelles je fus dans l'impossibilité de ne pas répondre ; on crut reconnaître le genre d'intérêt que je mettais à cette intrigue, et madame de Villefort prétendit que je fesais l'amour par complaisance.

Ce n'était plus ici un acte de complaisance. Mon empressement avait tout un autre caractère. Mon teint animé, la vivacité de mes moindres gestes, tout fesait apercevoir le trait qui venait de m'atteindre, et annonçait que sa blessure était profonde.

Madame de Villefort n'en eut plus de doute, lorsque je lui eus ramené sa cousine après la contredanse. A peine me donnai-je le temps de lui faire les remercîmens que la politesse exigeait. Ma sœur, sous un léger prétexte, voulait me retenir auprès d'elle; mais sans l'écouter, je courus inviter mademoiselle d'Ersan. Cet engagement rempli, madame de Villefort espérait qu'au moins je leur reviendrais. J'en contractai dix autres, et dans les intervalles, je ne m'approchai seulement pas de ma première danseuse. Il ne me fut plus possible, le reste de la soirée, de quitter une minute mademoiselle d'Ersan.

Cependant Julie s'était bientôt aperçue de sa conquête; elle en avait été flattée. On lui apprit qui j'étais, et elle sentit de quelle importance je pouvais être pour elle. Un accueil

gracieux fut le prix de mes soins, et l'espoir de plaire ajouta un nouveau charme au ravissement que j'éprouvais. Julie fut parfaitement secondée par madame de Chénevières : nous allions la rejoindre après chaque contredanse. Cette dame eut promptement fait avec moi connaissance. Elle profita de l'occasion d'un bal qu'elle donnait deux jours après, pour m'attirer chez elle, et m'y engagea. Je ne balançai pas à accepter. Non-seulement je m'y rendis avec les transports du bonheur que j'en éprouvais, mais je retournai voir ces dames le lendemain ; je les vis le surlendemain, je les vis tous les jours, et notre liaison ne datait pas encore de trois semaines, que mon amour, ma fortune et ma main avaient été mis aux pieds de mademoiselle d'Ersan.

M. de Villefort avait prévu la con-

conclusion

clusion de cette aventure, et l'avait dit à sa femme. Ma sœur partageait son inquiétude, mais elle n'imaginait pas que ma résolution fût si prompte; elle connaissait mon éloignement pour le mariage. Je l'avais entretenue souvent des motifs qui me le fesaient craindre; et au nombre de ceux-ci était principalement l'empire que prendrait sur moi ma compagne, si le hasard fesait qu'elle fût mal partagée des dons de la fortune. Je craignais les effets d'un amour délicat et désintéressé; je sentais que cette circonstance, bien plus qu'avec Montrosay, m'imposerait, comme une loi sacrée, les plus scrupuleux égards, et me prescrirait d'éviter tout ce qui, fesant valoir mon sacrifice, aurait seulement l'apparence du reproche. C'était précisément la position de Julie; et madame de Villefort, qui

avait applaudi à ces sentimens, attendait avec impatience l'instant favorable pour me les rappeler. Elle ne devait même pas avoir cette satisfaction. J'arrivai un matin chez elle, et je la trouvai seule avec mon beau-frère : je leur fis part de mon mariage, et je leur annonçai que je partais pour aller à Versailles demander l'agrément et le jour de la signature du contrat.

M. de Villefort ne fut nullement surpris, et se mit à rire. Ma sœur ne prit pas cette nouvelle avec la même tranquillité ; elle fut confondue de ma précipitation ; elle pâlit et demeura quelques momens sans me faire aucune réponse ; elle rappela cependant bientôt sa fermeté ordinaire. « Mon frère, me dit-elle en me regardant avec des yeux attendris, vous avez donc eu bien peur de ma

contradiction, puisque, sans me donner la plus légère preuve de confiance, vous avez terminé l'affaire la plus importante de votre vie? Je pourrais vous en vouloir d'un procédé que ne méritait pas ma tendresse; mais l'amour vous aveugle et vous obtient mon indulgence : recevez tous mes vœux pour votre bonheur. J'irai cette après-midi faire ma visite à madame de Chénevières et à mademoiselle d'Ersan.»

Je m'attendais à être traité avec plus de sévérité. Ce ton de bonté me pénétra. J'embrassai ma sœur en versant quelques larmes, mais je me gardai bien d'entreprendre ma justification; je m'esquivai, au contraire, très-promptement. Je partis pour Versailles, où j'eus bientôt terminé mes affaires, et je revins ensuite

directement chez mademoiselle d'Ersan.

J'y trouvai M. et madame de Villefort. Leur présence d'abord me déconcerta. Ma sœur fut la première à me rendre mon assurance. Les choses étaient trop avancées, et elle me connaissait trop bien, pour avoir la pensée de rompre ce mariage. Une entreprise de cette nature n'eût produit d'autre effet que de nous refroidir et me causer un chagrin inutile. Madame de Villefort avait fait son sacrifice de bonne grace. Le reste de sa conduite y répondit, et j'en vis dès ce jour la preuve, par les témoignages d'amitié qu'elle donna à mademoiselle d'Ersan et à madame de Chénevières.

Peu de jours après, le mariage se fit avec le plus grand appareil. Ma sœur fut d'une gaîté charmante à mes

noces : elle nous donna une fête superbe, et couronna ses procédés par écrire à mon oncle, une lettre remplie d'éloges les plus flatteurs de sa nouvelle belle-sœur. Je fus singulièrement touché de ce dernier trait. Le Comte d'Andreuil n'avait pas plus partagé mon enthousiasme que madame de Villefort. Il ne pouvait faire aucune objection contre la naissance de mademoiselle d'Ersan ; elle valait la mienne ; mais au défaut de la fortune, il aurait voulu que cette alliance me procurât quelques avantages pour mon avancement. Madame de Villefort parvint à diminuer ses regrets. J'eus la satisfaction de recevoir de lui l'assurance qu'il ne se livrait plus à d'autre sentiment qu'à la joie de voir son neveu établi d'une manière qui paraissait faire son bonheur.

CHAPITRE XVI.

Les Caprices.

J'avais à peine vingt-sept ans, lorsque je m'engageai sous les lois de l'hymen. L'espèce d'enchantement dans lequel j'avais été depuis le jour où je vis Julie pour la première fois, ne m'avait permis aucune réflexion. L'impression que j'avais reçue du reproche de ma sœur, avait été celle de l'éclair, et encore avait-elle été moins relative au parti que je prenais, qu'à madame de Villefort et à ses droits à ma confiance. Loin d'arrêter ma pensée sur tout ce qui aurait pu contrarier mon amour, je l'avais, au contraire, appelé à mon secours, pour m'aider à chasser ce léger

nuage qui s'était bientôt dissipé au milieu du charme que je retrouvai, le même jour, aux pieds de celle que j'adorais.

Cet état d'ivresse dura plusieurs mois après notre mariage; avec un peu d'adresse de la part de Julie, il eût été facile de le faire durer toujours. Mon bonheur n'eût-il été qu'une illusion, je le chérissais trop pour ne pas aimer jusqu'aux apparences qui eussent servi à l'entretenir. Ma conduite le prouva pendant tout le temps que madame de Felcourt sembla partager mes sentimens.

Julie, en se mariant, prit pour l'amour la connaissance que je lui donnai de ses plaisirs, et elle s'attacha à moi avec une ardeur qui avait l'air de tenir du délire. Elle ne pouvait me quitter un moment. Elle ne connaissait d'autres amusemens que ceux dans les-

quels elle était de moitié avec son bien-aimé ; c'était le nom qu'elle me donnait. Elle les rapportait tous à la passion qui la dominait. Spectacles, lectures, et jusqu'aux promenades se trouvaient liés au sujet qui l'intéressait, et en recevaient un attrait enchanteur. Elle avait l'imagination romanesque. Une seule idée l'empêchait, disait-elle, de goûter purement notre félicité. Elle regrettait que notre mariage eût été conclu d'une manière aussi prompte, et qui l'avait si fort rapproché des mariages de convenance. Elle aurait voulu qu'il eût été précédé de quelques événemens extraordinaires, qui nous eussent fait acheter notre bonheur ; notre réunion, ajoutait-elle, en aurait eu mille fois plus de charmes.

J'admirais ces écarts d'une imagination exaltée, et je les voyais avec

indulgence. Je les attribuais à la vivacité de la jeunesse, et aux sentimens que j'inspirais. Cette dernière idée excitait toute ma reconnaissance; elle me soumettait entièrement aux volontés de ma jeune compagne. Une complaisance sans réserve satisfesait, du matin au soir, une foule de petits caprices, auxquels je donnais le nom d'aimables fantaisies. La moindre vapeur sombre que j'apercevais sur cette jolie figure, me fesait une loi de chercher ce qui avait pu lui déplaire. Je l'aurais réparé aux dépens de ma fortune et de ma vie.

Cependant, au milieu de ces transports mutuels et des témoignages que je recevais de mon épouse, je ne pus me défendre d'une remarque. Elle fut la première atteinte que reçut ma confiance dans les sentimens de madame de Felcourt. J'observai que la

plus courte absence opérait en elle un changement sensible. Mon service me demandait fréquemment à Versailles, et je ne pouvais céder toutes les fois au desir que Julie avait de m'y accompagner. L'instant d'une séparation qui devait être aussi courte, paraissait désespérant pour elle, et j'avais souvent de la peine à m'arracher de ses bras. Lorsque je revenais, ce n'était plus la même personne; son accueil allait quelquefois jusqu'à la froideur, et je ne pouvais, sans la plus vive surprise, en comparer la différence avec les regrets qui l'avaient précédée, et qui furent un jour manifestés au point d'être suivis d'une attaque de nerfs si violente, qu'elle en perdit connaissance.

Cet accident, qui me fit une grande impression, fut en même temps la cause de l'attention sérieuse que je

donnai à cette bizarrerie. Elle m'avait déja frappé plusieurs fois, mais d'une manière moins évidente, et je m'étais efforcé de la prendre pour un fantôme de mon imagination.

Il me fut impossible ce jour-là de me faire la moindre illusion. Obligé de me rendre où m'appelait mon devoir, j'avais été pénétré de l'état dans lequel j'avais laissé une épouse chérie. Je ne me donnai pas le temps d'achever mon service : mes instances, auprès de mes chefs, en abrégèrent la durée de vingt-quatre heures; et je volai auprès de celle dont la santé m'avait causé de si vives alarmes. Je ne voulus point dîner à Versailles, pour être plutôt à Paris : il était environ cinq heures et demie lorsque j'y arrivai.

En entrant dans la cour de l'hôtel, j'aperçus la voiture de madame de Felcourt qui était avancée devant le

perron, et je la vis elle-même, brillante de parure, de jeunesse et de beauté, qui descendait avec sa cousine. Deux jeunes gens qui venaient assez souvent à l'hôtel, leur donnaient la main.

Je ne pensai qu'à la joie de la voir si bien rétablie, et je courus l'embrasser. « Ah! vous voilà, M. de Felcourt? me dit-elle d'un petit ton indifférent. Je ne vous attendais que demain : vous auriez dû me prévenir, je n'aurais pas donné toutes les places de ma loge à l'Opéra où je vais avec ces messieurs et ma cousine. »

Et me rendant à peine le baiser plein de tendresse et d'affection qu'elle venait de recevoir, elle s'élança dans la voiture; sa compagnie en fit de même. « A l'Opéra? » et l'équipage disparut à mes yeux.

Cette réception me mortifia extrêmement. Je demeurai plusieurs secondes sur ce perron où je venais d'être laissé avec une légèreté si inconcevable. Bientôt épouvanté des réflexions qui auroient détruit mon bonheur, je m'empressai de m'y soustraire. Je me rendis chez ma sœur.

Si j'avais évité de me livrer seul au sujet pénible qui m'affectait, je renfermai bien plus soigneusement ma douleur, lorsque je fus en présence de madame de Villefort : je ne voulois pas m'exposer à ses sarcasmes. Ma sœur, depuis long-temps, n'avait plus pour madame de Felcourt les mêmes prévenances que dans les commencemens de notre mariage ; les deux belles sœurs ne se voyaient qu'avec cette politique qui est si ordinaire entre proches parens.

Ce refroidissement n'était pas, au surplus, l'ouvrage de madame de Villefort : le tort en appartenait tout entier à madame de Felcourt, qui l'avait fait naître par sa conduite. J'ai déjà averti qu'elle avait peu de caractère; et dans cette circonstance, comme dans presque toutes celles de sa vie, elle se laissait diriger par une impulsion étrangère. Celle qui la lui donnait, et qui ne tardera pas à être connue, redoutait la pénétration et l'œil observateur de madame de Villefort. Julie avait suivi le conseil, qui lui était souvent répété, d'user avec elle de la plus grande réserve, et de la tenir toujours à une distance qui prévînt l'intimité dangereuse qui aurait pu s'établir entr'elles.

Madame de Villefort ne connut point d'abord le principe de la conduite de sa belle-sœur; mais ses pro-

cédés l'obligèrent de renoncer malgré elle au projet sincère qu'elle avait eu d'obtenir son amitié. Néanmoins elle ne me porta aucune plainte : elle craignait de m'affliger, et elle garda scrupuleusement le silence jusqu'à ce que l'ascendant que ma passion aveugle donnait sur moi à madame de Felcourt, lui fit croire que mon bonheur pourrait courir quelques dangers. Elle se décida alors à m'entretenir de ce sujet si délicat, afin de rappeler ma prudence, et s'il en était temps encore, de prévenir les regrets qui suivent presque toujours une trop grande confiance. Cette explication avait précédé de quelques jours l'aventure de mon voyage de Versailles. . . . . . .

« Mon frère, me dit-elle, ma conduite, à l'époque de ton mariage, doit t'avoir prouvé le désin-

téressement et la vérité de ma tendresse pour toi. Je me crois obligée de t'en donner aujourd'hui une nouvelle preuve ; mais je te préviens que celle-ci te paraîtra moins agréable. Je vais avoir la hardiesse de toucher une corde bien sensible, celle de ton amour pour ta femme. »

Ces mots me causèrent quelque surprise. Ma sœur ne me laissa pas le temps de lui répondre. « Je ne prétends pas, ajouta-t-elle, empêcher ton cœur de s'abandonner aux plus tendres sentimens, et je suis tout aussi éloignée de troubler ton bonheur par le moindre soupçon sur la sincérité de l'attachement que te montre madame de Felcourt ; mais j'attaque seulement cette malheureuse faiblesse de caractère qui dispose toujours si exclusivement de ta personne, et te soumet en esclave à l'objet que

tu aimes. Je crains que tu ne te prépares de nouvelles peines. Te voilà avec ta femme comme avec ton ami Montrosay. Je ne ferai aucune réflexion sur la conduite si singulière de madame de Felcourt à mon égard; je l'avais prévue; j'ai fait plus d'un sacrifice pour l'éviter; et, certes, elle n'oserait pas, plus que sa cousine, m'adresser un reproche. Mais ici ce n'est pas moi que je considère; ou du moins, si je rappelais de justes sujets de plaintes, ce ne serait que pour t'offrir une preuve de plus du danger que tu cours, en te mettant à la discrétion absolue de ta femme. Écoute, mon bon ami, je t'en conjure, le dernier conseil que te donnera ma tendresse; fais les réflexions les plus sérieuses sur la manière dont tu compromets ton bonheur; elle est aujourd'hui d'une bien plus grande im-

portance qu'avec le Vicomte. Ton sort est lié, pour la vie, à celui de madame de Felcourt : tôt ou tard, tu sentiras la pesanteur de la chaîne que tu rives avec tant de complaisance ; le bandeau de l'illusion tombera, et il ne sera plus temps d'en revenir. »

On croira peut-être que mon habitude aux remontrances de ma sœur, et ma déférence pour elles, me firent entendre madame de Villefort avec ma docilité ordinaire. Le contraire arriva. Je ne croyais pas avoir été faible avec Montrosay ; je n'avais vu que de la générosité dans mes procédés à son égard ; mais je ne pouvais me dissimuler que la passion m'entraînait pour madame de Felcourt, et je fus révolté de l'idée qu'elle obtenait de moi ce que je n'avais fait autrefois que par vertu. Je ne le fis que trop sentir à ma sœur. Je

remerciai son zèle par les plaisanteries les plus amères. « Vous ne craignez, lui dis-je, l'empire de ma femme, que parce qu'il est un obstacle à celui que vous auriez peut-être voulu exercer vous-même; mais pour moi, je ne redoute ni l'un ni l'autre, et je n'ai jamais apprécié qu'à sa juste valeur, ce prétendu ascendant des femmes sur nous. Un seul mot suffit pour l'arrêter : vous en êtes la preuve en ce moment, et je ne suis point fâché, ma chère sœur, de commencer par vous-même, à vous montrer que j'ai du caractère. »

Vous n'êtes qu'un poltron révolté, me répliqua madame de Villefort; j'ai compassion de vous. Terminons cette conversation qui vous déplaît et où vous reconnaissez si mal ma franchise; je vous attends à l'événement. Tâchez seulement de ne pas ressem-

bler à ces gens ruinés qui ne font jamais plus de parade de leurs richesses, que la veille du jour où ils doivent faire banqueroute. »

Je n'avais pas vu madame de Villefort depuis le jour de ce léger différent; et lorsque madame de Felcourt m'eût quitté pour aller à l'Opéra, mon empressement à retourner chez elle, fut une suite de mes réflexions sur ce qui venait de se passer. Je ne pus m'empêcher de songer qu'elle avait eu quelque raison, et je regrettai d'avoir si mal reçu ses conseils; mais je ne voulais pas cependant lui laisser entrevoir la vérité, qui m'aurait fait trop de honte. Ma sœur ne me laissa point le temps d'éprouver de l'embarras; elle ne fut occupée que du plaisir de me revoir; elle me fit mille caresses, et ne me parla pas de ce qui s'était passé entre nous. Je

demeurai chez elle jusqu'à dix heures du soir, et je pensai alors, avec quelque peine, qu'il fallait rentrer chez moi. C'était la première fois depuis mon mariage, qu'il m'arrivait d'être frappé d'une crainte semblable : cette idée me causa la plus vive douleur.

Une autre surprise m'attendait à mon retour. Julie venait de rentrer quand j'arrivai : elle était seule, malgré l'usage où nous étions d'avoir du monde à souper tous les soirs : elle n'avait même pas ramené sa cousine, dont elle était inséparable. Aussitôt qu'elle m'aperçut, elle me sauta au cou, et me prodigua les caresses les plus tendres : elle me reprocha, de nouveau, de ne l'avoir pas prévenue de mon arrivée. Elle n'avait pas eu, disait-elle, le moindre plaisir au spectacle. A peine son impatience en avait-elle attendu la fin. Sa pensée

était toute à son bien-aimé, à son cher Armand, qu'il lui tardait de rejoindre, et auprès duquel elle avait volé, au lieu d'aller à un grand souper où elle était invitée avec madame de Chénevières.

Je fus tout stupéfait de ce changement de manières si peu prévu. Je regardais Julie avec des yeux incertains; je tenais comme en suspens mon coeur que la séduction commençait à surprendre, et j'essayais de démêler dans ses regards, si tout cela était sincère. Mon faible l'emporta. J'oubliai l'impression fâcheuse que j'avais reçue, ou du moins je m'étourdis sur les souvenirs. Peu à peu je rendis à Julie ses caresses, et je finis par m'abandonner tout entier à mon prétendu bonheur.

CHAPITRE XVII.

Un nouveau personnage commence à se faire connaître.

J'EUS bien d'autres occasions de remarquer le refroidissement que l'absence produisait sur madame de Felcourt ; mais sa facilité et sa promptitude à revenir à ses premiers sentimens, ou du moins à leurs démonstrations, aidèrent l'illusion à laquelle j'étais disposé par moi-même. J'attribuai ces petites révolutions à son caractère ; je m'y accoutumai, et je finis par ne plus en prendre d'inquiétude.

Un événement que je regardai comme une source de bonheur, vint d'ailleurs resserrer nos liens. Julie devint enceinte, et la seconde année

de mon mariage, me donna une fille qui fut nommée Charlotte, Diane, Eugénie, par mon beau-frère et madame de Chénevières. Une circonstance assez singulière donna lieu à ce prénom de Diane. Cette enfant était venue au monde avec deux signes, dont l'un, assez ordinaire, était placé sur sa poitrine; l'autre, qui nous frappa davantage, était dessiné comme un croissant, sur son côté gauche. Il fut convenu qu'elle porterait le nom d'Eugénie.

La satisfaction que j'eus de la naissance de ma fille, fut troublée par un incident auquel j'aurais dû m'attendre. La grossesse de Julie avait été parfaitement heureuse; elle n'avait cessé de jouir de la meilleure santé, et d'elle-même elle avait demandé à remplir ce devoir que prescrit la nature, et qui porte avec lui

une

une si douce récompense. J'ai toujours applaudi au courage des mères qui ne trompent point ce vœu sacré, et j'avais été enchanté de le voir exprimé par Julie. Tout à coup, sans qu'il me fût possible de deviner la raison de son caprice, elle se dégoûta de ce projet, et annonça qu'elle ne voulait plus nourrir. Ce fut en vain que je l'interrogeai, je n'en reçus aucune réponse : mes représentations ne me réussirent pas mieux, et à mon grand regret, il me fallut chercher une étrangère. On me fit seulement la grâce de ne point s'opposer à l'intention que je manifestai cette fois, en maître et en père, de garder chez moi ma fille et sa nourrice.

Mon indulgence pour madame de Felcourt était si grande, que son refus de nourrir son enfant, m'affligea sans porter atteinte à mon amour ;

mais je n'en fis pas moins des réflexions profondes. Je m'y abandonnai avec d'autant plus de liberté, qu'elles ne nuisaient point à ma précieuse chimère, et qu'elles semblaient au contraire diminuer les torts de madame de Felcourt. Ces réflexions se dirigèrent sur la cause qui avait depuis long-temps une si grande influence sur sa conduite. Je lui attribuai l'événement qui m'avait fait tant de peine ; et dans l'impossibilité de trouver un autre motif qui pût faire renoncer Julie à une entreprise qui ordinairement flatte autant le cœur d'une mère, il me parut évident qu'elle avait cédé, dans cette circonstance, aux conseils qu'elle suivait aveuglément dans toutes les autres.

Il est temps de faire paraître sur la scène un personnage qui l'occupe déja, quoique caché derrière le ri-

deau, et ne cessera de l'occuper, soit dans l'ombre, comme jusqu'à l'époque présente, soit enfin d'une manière plus éclatante, lorsque sa prévoyance lui aura fait juger le moment favorable pour y paraître plus à découvert.

Je dois observer ici que pour mettre plus de suite dans mon récit, je rapporterai dans l'ordre des événemens, des détails dont je n'ai été instruit que long-temps après. On verra, par le cours de cette histoire, comment ils sont parvenus à ma connaissance.

Je présume que le lecteur a reconnu madame de Chénevières dans le personnage dont je viens de parler. J'ai esquissé plus haut son portrait; mais je ne l'ai montré que sous des dehors qui sont loin de le faire paraître odieux. C'est à regret que je me vois forcé de charger mon pinceau de

couleurs plus sombres, et de rendre les traits funestes qui achèvent le caractère de cette femme vraiment extraordinaire.

Madame de Chénevières, avec les charmes les plus séduisans, était une de ces intrigantes qu'on peut regarder comme un fléau dans la société. Née avec les passions les plus vives, et dépourvue de toute espèce de moralité, elle ne connaissait qu'une seule loi, celle des penchans innocens ou criminels de son cœur. Malheur aux individus qui se trouvaient sur sa route. Sans respect pour les liens du sang ou de l'amitié, ils étaient impitoyablement sacrifiés. Une des ressources les plus dangereuses de madame de Chénevières, était sa profonde dissimulation, que favorisait encore l'expression de la plus douce sensibilité; et ce qu'il y avait de plus

singulier dans cette femme, c'est que cette dernière n'était pas jouée chez elle. Par suite d'une de ces combinaisons de la nature, si rares dans les ames sans principes, elle éprouvait ces émotions qui ne devraient appartenir qu'aux ames pures ; elle connaissait le charme de la tendresse, et l'on trouvait en elle les étonnans contrastes de la bonté et de la méchanceté, de la franchise et de la perfidie.

Mes longues et solitaires méditations sur cette femme, m'ont convaincu qu'elle n'était pas née pour le crime, et que ses vices avaient tenu à une seule et malheureuse circonstance de sa vie. Madame de Chénevières s'élevait par son esprit, beaucoup au-dessus des personnes que l'on rencontre dans le monde. Son extrême jeunesse, lors de son ma-

riage, ne l'empêcha point d'acquérir, en peu de temps, une grande célébrité, qui s'accrut encore, lorsque de si bonne heure elle se trouva entièrement maîtresse d'elle-même. Son amour-propre fut flatté de ces succès; il l'engagea à accueillir beaucoup de gens de lettres dont les hommages lui étaient plus agréables que ceux des autres. Parmi ceux-ci on s'aperçut qu'elle en distinguait un; très-aimable à la vérité, mais connu généralement pour faire profession d'athéisme et de tous les principes qui tiennent à cet abominable système.

Madame de Chénevières, séduite par cet homme, s'attacha avidement à une doctrine qui flattait ses passions; et son esprit une fois persuadé, ne tarda pas à corrompre son cœur. Ce cœur, je le répète, ainsi que je me suis cru fondé à le croire,

n'était pas naturellement vicieux : mais, égaré par les plus fausses idées, convaincu que la jouissance du moment était le seul et vrai bonheur, et que la vertu n'était qu'une chimère, il commença par devenir égoïste, et de là, faux, méchant, cruel même, et ennemi de tout ce qui ne se rapportait pas à lui, ou le contrariait dans ses desirs.

Ma fatalité voulut que j'inspirasse la passion la plus violente à cette madame de Chénevières. Son amour dut sa naissance à celui que j'avais pour mon épouse. La plupart des jeunes gens qui se marient, ont déja le cœur usé. Loin de s'attacher à leurs femmes, ils sont plutôt disposés à étouffer le germe des sentimens que pourraient leur inspirer leurs jeunes et aimables compagnes. Il leur suffit que le ton du monde en ait fait un ridi-

cule. L'amour-propre chez eux impose silence à la voix de la nature.

Je n'avais point pris ces messieurs pour modèle. Le cri de mon cœur était le seul qu'il me fût permis d'entendre, et je m'abandonnai à mon penchant avec la franchise et les transports d'une ame neuve et passionnée. Ce spectacle intéressa madame de Chénevières. Elle envia le bonheur de sa cousine. Ma personne lui avait plu; ma manière d'aimer acheva de l'enflammer. Le sentiment qui m'attachait à une autre, fit dès-lors son plus grand tourment. Elle ne fut plus occupée qu'à chercher les moyens de m'y arracher, et d'éloigner de moi sa cousine, afin de pouvoir ensuite plus facilement m'attirer à elle et me séduire.

Madame de Chénevières, en m'observant avec Julie, ne tarda pas à se

convaincre que mon amour lui offrirait plus de difficultés que celui de mon épouse. Elle reconnut que ce dernier était plus dans la tête de Julie que dans son cœur, et elle ne douta point qu'un objet nouveau, à une époque même peu éloignée, ne le fît aisément disparoître. Ce fut à ce moment de crise qu'elle résolut de m'attendre. Mais il fallait m'y préparer, et me cacher avec soin jusque-là une passion dont la découverte m'eût mis en garde contre toutes les suggestions.

Madame de Chénevières, pour me disposer peu à peu à l'oubli d'une infidelle, ne négligea aucune de ces circonstances qui, par l'altération de l'estime, préparent au refroidissement de l'amour. De là vinrent ces inégalités que je remarquai dans les témoignages de l'attachement de madame de Felcourt. Julie, sans s'en

apercevoir, fesait dépendre toutes ses actions de la volonté de sa cousine, qui usait de sa supériorité sur un caractère faible et sans expérience. Les conseils les plus perfides l'invitaient journellement à faire tout ce qui pouvait affaiblir ma prévention et me la présenter comme une erreur. Le coup le plus habile que nous porta madame de Chénevières, fut la résolution qu'elle fit prendre si subitement à madame de Felcourt, de ne point nourrir sa fille. Son adresse, à la vérité, ne put m'empêcher de démêler l'auteur de cette inspiration, et c'est ce qui me disposa à l'indulgence pour sa cousine. Mais une partie de son but n'en fut pas moins remplie. Depuis ce temps-là, ma réflexion me reporta malgré moi à ce caprice qui m'avait fait tant de peine, toutes les fois que j'eus des occasions

de douter de la sensibilité de madame de Felcourt.

Enfin, le moment si desiré par madame de Chénevières, arriva. Le cœur de Julie s'éloigna entièrement de son premier choix. Il n'aurait tenu, sans doute, qu'à sa cousine, de profiter de plusieurs circonstances, que sa légéreté lui eût facilement ménagées. Mais l'impression que j'en aurais reçue, n'eût pas été assez profonde. Madame de Chénevières savait qu'elle ne pouvait pas, avec moi, risquer deux fois une pareille épreuve. Elle préféra d'attendre. Nous verrons bientôt quelle fut cette occasion qui lui donna tant d'espoir, et qui lui parut propre au développement de tous ses moyens et de tous ses artifices, pour satisfaire sa passion criminelle.

CHAPITRE XVIII.

Voyage imprévu.

J'ÉTAIS loin de me regarder comme l'objet si constant des pensées de madame de Chénevières. Je lui avais trouvé quelquefois un regard extraordinaire; mais j'étais peu avantageux, et je connaissais sa coquetterie. Je n'avais pas interprété en ma faveur une manière d'être que je croyais lui voir avec tous les hommes, et je n'aurais jamais pensé qu'elle m'accordât une distinction particulière.

Mon esprit était dirigé vers des idées bien différentes. Pendant que madame de Chénevières préparait toutes ses mesures pour m'attirer à elle, je pensais, de mon côté, à l'éloi-

gner de chez moi, et si je ne pouvais faire cesser entièrement des assiduités que je regardais comme très-dangereuses, je voulais, au moins, les réduire excessivement. J'avais la conviction des mauvais conseils qu'elle donnait à sa cousine, et je voyais en elle le plus grand ennemi de mon bonheur.

Je ne me dissimulai point la difficulté de cette entreprise. Madame de Chénevières était la plus proche parente de mon épouse; elles paraissaient s'aimer tendrement; Julie lui avait, ainsi qu'à sa mère, des obligations qui semblaient rendre leurs liens impossibles à rompre. Quand je réfléchissais à tout cela, je désespérais presque de réussir.

J'étais un jour livré à ces idées, lorsque je reçus une lettre de Montrosay, qui m'annonçait son prochain

retour en France. Mon amitié lui avait pardonné tous ses écarts. Cette nouvelle me causa une vive satisfaction. Mais ma joie fut bien plus grande, en m'arrêtant au projet que l'arrivée de Montrosay me fit naître sur-le-champ. Je l'avais informé de mon mariage ; il me marquait qu'il songeait lui-même à s'établir, et qu'il comptait sur mon amitié pour l'aider dans le choix de son épouse. Je fondai tout mon espoir sur cette circonstance, et je résolus d'en profiter pour éloigner madame de Chénevières. Il me semblait impossible d'en trouver une plus favorable. L'épouse de mon ami devait naturellement être l'amie de la mienne. Il était vraisemblable que nous les accompagnerions fréquemment l'un et l'autre, et toutes les fois que céla arriverait, madame de Felcourt serait obligée de se priver de la

compagnie de madame de Chénevières. Ces privations étant répétées, elles contracteraient l'habitude de se voir moins souvent, et le pli une fois pris, il me serait facile, avec le temps, de faire renoncer absolument Julie à la société de sa cousine.

Je crus qu'il était nécessaire d'assurer le succès de ce projet par deux autres moyens, que je regardai comme très-importans. Il fallait mettre madame de Felcourt dans l'impossibilité de fuir la société de l'épouse de Montrosay ; la manière la plus sûre me parut être de les faire loger dans le même hôtel. Il était nécessaire, d'un autre côté, que la jeune personne plût à ma femme, et je serais bien plus sûr de mon fait, si elle avait été déja goûtée par elle avant le mariage.

Je jetai les yeux sur une demoiselle aussi intéressante par elle-

même, qu'elle était recommandable par l'illustre famille à laquelle elle appartenait. Madame la Comtesse de Norville, sa mère, était parente de madame de Felcourt, et lui avait offert sa maison à la mort de sa tante. Julie aimait beaucoup sa petite cousine, et m'avait souvent parlé du desir qu'elle aurait de contribuer à un établissement qui la rendît heureuse. Il me sembla qu'aucun parti ne lui convenait mieux que le Vicomte de Montrosay. Il réunissait tous les avantages de la fortune, de la jeunesse et de la naissance, et ces considérations devaient décider madame de Felcourt à favoriser ce mariage. Dès-lors il devenait son affaire personnelle. Bien plus, il serait son ouvrage, et elle se regarderait comme obligée de protéger le début de sa jeune parente dans le monde. Leur fréquentation deve-

nait donc indispensable, et mettait à l'écart madame de Chénevières.

Je fis toutes ces combinaisons en recevant la lettre du Vicomte, et je résolus de travailler sans retard à en rendre la réussite infaillible. J'écrivis à Montrosay que j'approuvais le dessein où il était de se marier, et sans lui nommer mademoiselle de Norville, je lui marquai que je connaissais un parti que je croyais dans le cas de remplir ses vues. Je l'invitai à descendre chez moi à son retour. Ma maison était très-vaste. Je fis préparer aussitôt son logement, de manière qu'il pût continuer à demeurer avec nous après son mariage. Je n'épargnai rien pour le rendre commode, agréable, et même magnifique. Je voulais prévenir la moindre objection, et je pensai que tant de recherches et de dépenses feraient à Montrosay

une loi d'accepter les offres de mon amitié.

Je ne voulus point faire part de mes projets à madame de Felcourt, avant d'avoir reçu la réponse de Montrosay. Je me contentai de lui dire que je l'avais engagé à venir reprendre son logement chez moi, et comme je ne voulais pas paraître en faire un mystère, je lui annonçai cette nouvelle devant sa cousine et ma sœur, qui se trouvait ce jour là avec plusieurs autres personnes à la maison. Madame de Villefort ignorait mes vues secrètes. Elle avait peu d'amitié pour madame de Felcourt et madame de Chénevières, mais elle aimait encore moins Montrosay, et j'aurais craint que ma confidence ne me fût nuisible.

Ma sœur fut très-surprise de l'invitation que j'avais faite au Vicomte, et elle ne put contenir son mécon-

tentement. Elle me prit à part, et me reprocha mon imprudence de recevoir dans ma maison un homme aussi dangereux pour les femmes, que l'était Montrosay. « Mon pauvre frère, me dit-elle, en terminant cet avertissement, il est clair que tu ne feras jamais que des sottises. »

Je ne pus m'empêcher de sourire à cette saillie fraternelle. Mes projets sur Montrosay et sur mademoiselle de Norville m'inspiraient la plus parfaite sécurité, et je regardai madame de Villefort avec ce sourire d'ironie et de pitié que me donnait mon mépris pour ses craintes. « Madame de Felcourt, lui dis-je, vous remercierait, si elle était à portée de vous entendre. »

« Pourquoi pas? me répliqua-t-elle, croyez-vous qu'une difficulté de plus à vaincre, n'aurait pas autant de mé-

rite à ses yeux que votre honorable confiance ? »

Je fus piqué de cette repartie, que je regardai comme offensante pour madame de Felcourt, et je me levai de ma place sans lui rien dire.

La réponse de Montrosay arriva environ trois mois après. Il acceptait ma proposition, et m'informait, en même temps, qu'il s'était arrangé avec un armateur de l'Orient, pour le transport de ses effets les plus précieux. Il devait s'embarquer sur le même vaisseau qui partait peu de jours après le bâtiment chargé de sa lettre. Je crus ne devoir plus différer ma confidence à madame de Felcourt. Il était convenable qu'elle eût lieu avant l'arrivée du Vicomte, afin qu'elle s'entendît avec moi, et travaillât d'avance à ménager les dispositions

de sa jeune cousine et de la Comtesse de Norville.

C'était le lendemain de la réception de cette lettre, que j'avais décidé de parler à mad. de Felcourt. A l'instant où je me rendais dans son appartement, pour l'entretenir de ce projet, on m'apporta une autre lettre qui venait du Languedoc. L'écriture m'en était inconnue; mais le timbre était celui de la ville la plus voisine du château des Corbières. J'éprouvai, en la voyant, un frémissement involontaire. Je craignis quelque fâcheuse nouvelle, et mon pressentiment ne me trompait point. Cette lettre était de M. d'Aste, médecin de mon oncle. Il me mandait de sa part, que sa santé venait d'éprouver une crise très-alarmante, et que, regardant sa fin comme très-prochaine, il desirait me voir avant de mourir. M. d'Aste me pressait de

partir le plutôt possible, sans me faire accompagner par madame de Felcourt. M. d'Andreuil n'avait point parlé d'elle, ni de ma soeur qui, à cette époque, était dans ses terres en Champagne, et sur l'observation que lui en avait faite son docteur, il avait paru que dans son état de faiblesse, il craignait de voir autour de lui une compagnie trop nombreuse ; M. d'Aste pensait donc que je ferais bien d'entreprendre seul ce voyage.

Cette lettre me causa la plus vive affliction. J'étais tendrement attaché à mon oncle ; j'éprouvai dans toute leur étendue, les alarmes que devait me donner une santé aussi chère, et je ne balançai pas une minute, si j'obéirais aux ordres sacrés que je venais de recevoir. Mais il m'était permis de faire quelques réflexions sur la contrariété que me causait ce

voyage. Je m'y abandonnai sans qu'elle nuisît à l'intérêt qui commandait mon sacrifice; et déterminé à ce dernier, je courus porter la lettre à madame de Felcourt. « Tenez, lui dis-je, en entrant dans son appartement, lisez; » et je me jetai dans un fauteuil pour me livrer à ma douleur.

J'étais trop juste pour exiger que cet événement affectât madame de Felcourt aussi vivement que moi. Elle n'avait jamais vu mon oncle, et je ne lui avais pas encore communiqué mes vues sur mon ami et mademoiselle de Norville : mais la nécessité où j'étais de partir seul pour le Languedoc, allait m'éloigner d'elle et de ma fille. Cette séparation pouvait être longue, et il me semblait qu'elle devait quelque chose à cette idée; elle, sur-tout, que la plus courte absence affectait si douloureu-

sement dans les commencemens de notre mariage.

Mon affliction ne m'empêcha pas de remarquer qu'elle était très-faiblement touchée, et je fus mécontent de son peu de sensibilité; son indifférence me révolta d'autant plus, qu'elle fut un constraste marqué avec l'intérêt que me témoignèrent mes amis, et particulièrement ses parens. Personne ne me surprit parmi ceux-ci, comme madame de Chénevières : elle mit dans l'expression de ses regrets, une douleur et un ton d'amitié qui me pénétrèrent malgré moi; elle força mon cœur, pour la première fois, à éprouver en sa faveur des sentimens de gratitude et de bienveillance. Cette scène se passait dans mon appartement, où la Comtesse était venue me joindre avec empressement, aussitôt qu'elle avait été

informée

informée par mon épouse de la lettre que je venais de recevoir. Elle me serra dans ses bras; elle pleura avec moi, et donna toutes les marques d'un veritable désespoir, de l'état où me mettaient la maladie de mon oncle et ce fatal départ. Le croira-t-on? Quelle est la faiblesse d'un cœur en proie à la douleur, et qui se voit abandonné de l'objet de ses affections! Je ne me contentai pas de témoigner, avec effusion, ma reconnaissance à madame de Chénevières. Je ne me rappelai plus que mon projet du mariage de Montrosay et de mademoiselle de Norville; n'avait été conçu que pour l'éloigner de ma maison et de madame de Felcourt. Mille idées funestes s'étaient emparées de mon esprit et l'avaient égaré. Je voulais plus que jamais, mais pour d'autres raisons, l'accom-

plissement de ce mariage et je ne pouvais me confier à Julie dont je soupçonnais les sentimens. Je suivis l'impulsion du moment, et je remis ce que je regardais comme le secret de ma vie, entre les mains de la femme avec laquelle la veille j'aurais pris toutes les précautions imaginables pour lui en dérober la connaissance.

Madame de Chénevières ne m'eut pas quitté, que le repentir suivit cette indiscrétion. Mon premier mouvement passé, je reconnus mon imprudence, et je ne fus nullement rassuré par les promesses que m'avait faites madame de Chénevières. La honte de cette conduite et mes craintes sur les suites qu'elle pouvait avoir, ajoutèrent à la situation pénible dans laquelle me mettait déja ce départ. Je n'avais jamais été affecté aussi désa-

gréablement. C'était en vain que je voulais me le dissimuler; depuis l'impression que j'avais reçue sur le compte de madame de Felcourt, mon cœur avait commencé à connaître la défiance. Le propos de ma sœur était revenu dans ma mémoire, et j'avais frémi, en songeant à l'arrivée de Montrosay dans ma maison pendant mon absence. C'était cette pensée qui, frappant tout-à-coup mon imagination, l'avait troublée et avait décidé ma confidence à madame de Chénevières. J'avais cependant bientôt rougi de ces soupçons, et j'en avais fait ma réparation à l'amitié. Montrosay, m'étais-je dit, a des défauts sans doute, mais ces défauts sont ce qui doit me tranquilliser. Cette fierté qu'il pousse jusqu'à l'exagération, le garantit de la plus lâche trahison, et

en mon absence, de veiller sur ta mère. Que ta vue, s'il le faut, hélas! la rappelle à ses devoirs et à l'amour le plus tendre! Reçois cette larme que je verse sur ton berceau; qu'il soit le seul témoin de mon chagrin et des adieux de ton malheureux père!

J'étais en effet auprès du berceau de ma fille, pendant ces douloureux combats. Je m'en éloignai avec une peine que je ne pourrais exprimer. Il me semblait que tout mon être se séparait de lui-même. Je revins dans mon appartement, où je donnai mes ordres à ceux de mes gens qui devaient partir avec moi. Je fis deux lettres; l'une pour Montrosay, où je l'informais de la maladie et du danger de mon oncle, qui me privaient du plaisir de l'attendre; l'autre était pour madame de Felcourt; je la rendis aussi tendre qu'il était en mon pou-

voir. Je la remis à l'une de ses femmes, que je fis éveiller avant de monter dans ma voiture, et je la chargeai verbalement d'assurer mon épouse que je ne m'étais dérobé à ses embrassemens, que pour lui épargner de pénibles adieux.

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE

DES CHAPITRES

Contenus dans ce volume.

Fin de la Table.

60615030

Cd

